[CAMPUS]
Récit d'un cours avec Pierre Sormany
page 7

[SOCIÉTÉ]
Frais de scolarité : fondue à la coréenne
page 14

[CULTURE]
Word Up Battles : des gens impolis
page 23

QUARTIER L!BRE
LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

Vol. 19 • numéro 4
19 octobre 2011
www.quartierlibre.ca

Mobilisation étudiante

Haussez le ton!

Pages 4 à 6

DROIT DE RÉPONSE

À la suite de l'article « Du gros n'importe quoi » de Christine Berger, paru le 5 octobre dans le dernier numéro de *Quartier Libre*

L'article en question, qui porte sur la critique du livre de Pierre Lassalle, *Le Nouveau Tarot de l'Individualisation*, est diffamatoire et mensonger à l'endroit de son auteur. Il est malheureux de constater qu'un journal sérieux répande de fausses informations sans avoir vérifié ses sources.

L'article est rempli d'idées préconçues, de pseudo-informations véhiculées sur Internet, sans vérification aucune. À titre d'exemple, *Quartier Libre* indique une page Facebook au nom de Pierre Lassalle qui pourrait, soi-disant, donner une idée de la popularité de l'auteur. Or cette page n'est en aucun cas une page créée par l'auteur. D'ailleurs, celui-ci n'a de page dans aucun réseau social. Tout le monde sait que l'on peut créer un compte Facebook sans aucune preuve d'identité et y mettre des tas de fausses informations sur soi ou sur les autres.

L'auteur n'a jamais créé de mouvement sous le nom de « Terra Lucida », ni fait d'hypnose, de syncrétisme, d'art divinatoire, d'Hatayoga, de Zen, de channeling, de relaxologie, de sexologie humaniste ni de massage californien… Là aussi ce sont des mensonges qui portent gravement atteinte à la réputation de l'auteur.

Le Rapport parlementaire sur les sectes cité dans l'article (et sur lequel s'appuie l'ADFI des Yvelines) n'a jamais nommé Pierre Lassalle. Seul s'y trouve mentionné le titre de l'un de ses livres *La Voie de la Lumière* (une simple vérification de ce rapport suffit à le constater). Ce même rapport est considéré « obsolète » par le gouvernement français

En ce qui concerne le supposé plagiat des œuvres de Rudolf Steiner, il suffit de lire les ouvrages de l'un et de l'autre pour en constater les différences.

Ainsi, l'ensemble des fausses informations présentées dans l'article veut présenter Pierre Lassalle comme un gourou à la tête d'une secte et ainsi semer le trouble par rapport à son nouvel ouvrage *Le Nouveau Tarot de l'Individualisation*.

Cet article montre exactement les dégâts que Pierre Lassalle souhaite mettre en lumière : se faire des idées préconçues, croire ce que les autres racontent sans vérifier par soi-même, adhérer à tout ce qui se trouve sur Internet, ce qui mène inévitablement à une vision déformée de la réalité.

D'autre part, le coffret comprenant le livre et les cartes est vendu à 41 $, et non à 45 $ comme indiqué dans l'article.

Avec son livre-tarot, l'auteur veut offrir un outil de connaissance et de travail sur soi qui donne des clés pour porter un regard juste et vrai sur la vie, les relations, le fonctionnement de l'être humain, etc. En cela, le message de cet ouvrage est « héroïque » et sort des sentiers battus. Nous pouvons donc comprendre qu'il puisse en déconcerter certains.

En conclusion, avec son livre, Pierre Lassalle invite tout un chacun à s'ouvrir au meilleur de lui-même en développant — en toute liberté — sa propre individualité.

André Fortier
Agent de communication de Pierre Lassalle

PHOTO : GRACIEUSETÉ PIERRE LASSALLE

Université d'Ottawa

uOttawa
PORTES OUVERTES
AUX ÉTUDES SUPÉRIEURES

Jeudi 3 novembre 2011 au Centre universitaire

APPRENEZ-EN PLUS SUR :

» Les programmes de maîtrise et de doctorat
» Les critères d'admission
» Les bourses et l'aide financière

Venez rencontrer les représentants de nos facultés et services lors du salon de l'information.

Jusqu'à 85 $ en allocation de déplacement pour les étudiantes et étudiants qui viennent de l'extérieur pour assister à cet événement à l'Université d'Ottawa. Veuillez vous inscrire à **decouvrezuOttawa.ca/portesouvertes**.

» uOttawa

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Christine Berger
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS
Vincent Allaire
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Antoine Palangié
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Anne-Sophie Carpentier
culture@quartierlibre.ca

PHOTOGRAPHIE DE LA UNE
Tiffany Hamelin

JOURNALISTES
Charlotte Biron
Olivier Boivert-Magnen
Justin Doucet
Marianne Drolet-Paré
Catherine Gentilcore
Tiffany Hamelin
Roxanne Hébert-Ratté
Audrey Larochelle
Mathilde Mercier
Mathieu Mireault
Coline Sénac

ILLUSTRATRICE
Julie Fournier

CORRECTEURS
Étienne Côté
Christiane Dumont
Antoine St-Amand

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION ET DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP).

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
2 novembre 2011

PROCHAINE TOMBÉE
25 octobre 2011

ÉDITO

Dégoût et effroi

Cette année, *Quartier Libre* ne se mêle pas d'événements liés à l'Halloween, même s'il s'agit de l'événement le plus représentatif du mois.

Le mois d'octobre inspire toujours dégoût et effroi, sauf pour ceux qui apprécient pluies glaciales, vents hostiles et nuits qui commencent à s'éterniser.

À l'Halloween, des gens se transforment en quidam à la gorge tranchée, en rescapé de la guerre de Corée, en individu ensanglanté ou encore en squelette. Ce dernier costume me semble le plus approprié pour rappeler qu'on va encore se taper un hiver à avoir les os gelés.

Après l'Halloween, c'est novembre. Chez les catholiques, novembre débute par la fête des Morts. Après cela, tout est déprimant.

Le 8 novembre, c'est la Journée mondiale de la radiographie. Suivent ensuite la Journée mondiale des toilettes, la Journée mondiale du souvenir des accidents de la route et la Journée mondiale contre les broncho-pneumopathies chroniques obstructives.

Même les dictons concernant le mois de novembre ne sont pas enthousiasmants : *« En novembre fou engendre, en août gît sa femme. »*

Bref. Octobre se termine dans le faux sang afin de mieux nous ouvrir les portes sur le mois le plus mortel, gris, déprimant et décourageant de toute l'année.

Plus j'y pense, plus je me dis que novembre devrait être consacré mois du gouvernement Harper. En même temps, si c'était fait, novembre deviendrait sans doute carrément insupportable.

Au printemps passé, lorsque le parti conservateur a été élu de façon majoritaire, je me souviens très bien de ce qui nous est tombé sur la tête : de la pluie et un temps de merde pendant tout le mois. Trois jours après les élections, le soleil n'avait toujours pointé **aucun** rayon, les nuages commençaient de se déshydrater complètement et personnellement, je n'osais pas sortir de chez moi. J'écoutais des vieux succès de Martine St-Clair.

Le 2 novembre, c'est la fête des Morts. À la même date cette année, ça fera aussi six mois que le Canada est gouverné par un gouvernement Harper majoritaire, ce qui justifie amplement le choix du titre de cet éditorial.

Mais encore ?

Parlant d'effroi, de dégoût, de mort et de Stephen Harper, autant ratisser bien large et évoquer aussi Jean Charest, de qui les Québécois ne sont pas contents. Ces temps-ci, les étudiants organisent plusieurs événements pour exprimer leur mécontentement vis-à-vis, entre autres, de la hausse annoncée des frais de scolarité.

Comment parler de Jean Charest en sortant des sentiers battus ? C'est difficile, parce que je ne vais quand même pas commencer à feindre de l'aimer.

Essayons de le faire à la façon de Marie-Claude Lortie, journaliste depuis plus de 20 ans à *La Presse*. Marie-Claude Lortie, qui *« commente l'actualité entre deux brassées de lavage et un match de soccer »*[1], se demanderait peut-être ceci : *« Je ne sais pas en quoi se déguise Jean Charest à l'Halloween, mais j'aimerais bien savoir ce qu'il pense des costumes confectionnés à partir de fibres équitables. »*[2] Elle dirait peut-être aussi : *« Il est temps de se réveiller. De s'informer. De se scandaliser. De demander mieux. Bref, de faire de la fibre équitable un réel enjeu politique. »*[2]

Jean Charest n'en a certainement rien à foutre des fibres équitables. Cependant, peut-être aimerait-il qu'on lui conseille un déguisement. Personnellement, j'ai une suggestion qui pourrait s'appliquer autant au chef du gouvernement provincial qu'à celui du fédéral.

Charest et Harper, même accoutrement

Au début de ce mois, je me suis retrouvée à l'Hôpital Jean-Talon. Ça sentait la mort. Une amie devait subir des radiographies, et elle était terrorisée à l'idée de se faire insérer des aiguilles dans les veines.

Une vieille dame est sortie de la salle de radiographie, elle venait de subir un *scan* cérébral. Elle s'est assise à côté de nous, elle avait les yeux jaunes à cause de l'iode qu'on lui avait injecté dans le sang. Elle riait, comme. Mais chaque fois qu'elle riait, on ne savait pas trop si elle n'allait pas plutôt pleurer.

Elle racontait que ça faisait quatre ou cinq ans qu'elle prenait *« des pilules contre le cholestérol »*.

En juin dernier, elle a commencé à avoir mal aux muscles des fesses. Puis, elle s'est mise à marcher comme si elle avait pris de la boisson. *« Je marchais, puis là tout d'un coup j'allais à droite, puis là tout d'un coup j'allais à gauche »*, confiait-elle, en précisant que le matin, parfois, des femmes dans la rue lui lançaient des regards méprisants. Elle marchait tout croche, et elle ne bénéficiait même pas de l'euphorie éthylique, qui guérit temporairement tous les maux.

L'histoire, c'est que la vieille dame prenait depuis cinq ans des pilules contre le cholestérol. Elle racontait que ces médicaments agissent un peu comme des Pac-Man, à croquer le mauvais cholestérol. Quand il n'y a plus rien à gruger, les pilules continuent de gruger et peuvent s'attaquer, par exemple, aux muscles. C'est ce qui lui était arrivé, à la dame.

L'analogie entre le corps et la société n'est pas nouvelle. Mais saisissez-vous l'analogie entre Pac-Man et les deux chefs de gouvernement ? Moi oui, et je pense que les deux hommes devraient se déguiser ainsi à la fin du mois[3]. Pour une fois, me semble qu'ils nous feraient rire. Comme.

CHRISTINE BERGER

1. Présentation du blogue de Marie-Claude Lortie sur cyberpresse.ca

2. Citations librement inspirées de l'article « Un peu d'éthique dans votre assiette » de Marie-Claude Lortie, publié le 15 octobre 2011

3. **On pourrait ainsi tous se déguiser en petits fantômes.**

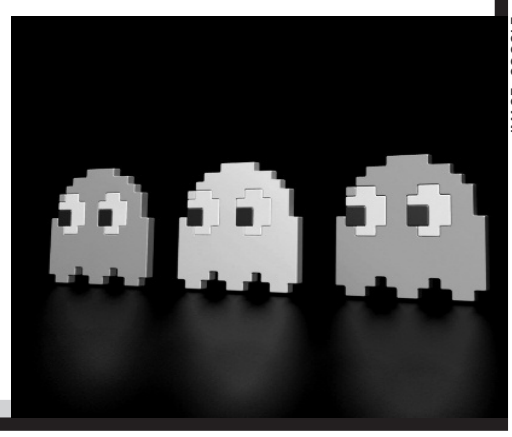


IMAGE : GOOGLE

SOMMAIRE

CAMPUS • So-so-so solidarité ! p. 4 • Et ce n'est qu'un début p. 5 • Un cours pas comme les autres p. 6 • Les couilles de Sormany p. 7 • Tétris Académie p. 8 • *Un tramway nommé désir* p. 9 • **SOCIÉTÉ** • Cégep mon amour p. 12 • Montréal occupé p. 12 • Kigali – Montréal, même combat p. 13 • La Corée *baisse* ses frais ! p. 14 • Ultra marde p. 15 • Des UFO pas si fous p. 17 • **CULTURE** • Interview avec Fanny Britt p. 18 • Les créateurs victimes des droits d'auteur p. 19 • Festival du Nouveau Cinéma en 3D p. 20 • Littérature de feu : *Irma Voth* de Miriam Toews p. 20 • Word Up Battles p. 21 • Chronique CD p. 22 • QW4RZT p. 23

« On veut étudier, on veut pas s'endetter ! »

Près de 300 étudiants se sont réunis jeudi le 6 octobre dernier pour manifester à Montréal-Nord devant les bureaux de circonscription de la ministre de l'Éducation, Line Beauchamp. Arborant fièrement des banderoles, les étudiants ont une fois de plus scandé leur désaccord quant à la hausse des frais de scolarité de 1 625 $ en cinq ans prévu par le gouvernement Charest.

Alors qu'une centaine de personnes seulement étaient attendues, c'est avec surprise que Stéfanie Tougas, secrétaire générale de la FAECUM, a constaté l'ampleur de la mobilisation étudiante. *« On ne s'attendait pas à un tel rassemblement et ce n'est qu'un début »*, a-t-elle indiqué.

De l'UdeM seulement, 150 personnes se sont déplacées. Sur le boulevard Henri-Bourassa, des étudiants de l'UQAM, de l'Université Concordia et des cégeps de Rosemont, d'Ahuntsic et du Vieux-Montréal participaient également à cette deuxième mobilisation de la session.

Éliane Laberge, porte-parole collégiale du rassemblement, était heureuse de voir autant de manifestants. *« Les étudiants étaient au rendez-vous et l'ambiance était extrêmement agréable. Tout le monde était sur la même longueur d'onde et une belle chimie régnait entre les étudiants présents »*, a-t-elle dit.

En plus des trompettes, des cris et des slogans comme *« Non à la corruption, oui à l'éducation ! »* ou *« Beauchamp vendue ! »*, pour marquer le coup, les étudiants ont utilisé leur téléphone cellulaire pour saturer les boîtes vocales de Line Beauchamp et de Jean Charest, qui n'étaient pas présents sur les lieux.

Penser à l'avenir !

Anais Hélie-Martel et Julie Plourde, deux étudiantes en histoire à l'UdeM, s'accordent pour dire *« qu'il est important de participer à de telles manifestations, non pas pour nous autres finissants, mais surtout pour les générations futures qui n'auront peut être plus les moyens d'effectuer des études universitaires. »*

Catherine Miron, étudiante en adaptation scolaire à l'UQAM, déplore qu'il n'y ait pas eu de levée de cours prévue pour que plus d'étudiants puissent manifester. *« Beaucoup de mes camarades de classe ont des enfants et c'est surtout pour eux qu'on se doit de changer les choses »*, ajoute-t-elle.

Tout comme Stéfanie Tougas, Éliane Laberge est plus que confiante concernant le déroulement du reste de la session. *« Cet événement est un bon indicateur de la mobilisation à venir,* conclut-elle. *Les étudiants seront actifs et présents tout au long de la session. Au Collège de Rosemont, la réponse étudiante est très bonne, nos membres se sentent touchés par la cause et sont prêts à se battre pour défendre leur droit à l'accessibilité ! »*

Les membres du comité de la FAECUM ainsi que des autres associations étudiantes montréalaises préparent notamment une journée de mobilisation nationale beaucoup plus importante le 10 novembre prochain.

TIFFANY HAMELIN

PHOTOS : TIFFANY HAMELIN

1. Julien Nepveu-Villeneuve, coordonnateur aux affaires associatives à la FAECUM, scande des slogans à l'aide d'un mégaphone.
2. Mireille Mercier-Roy (à gauche), coordonnatrice aux affaires externes à la Fédération, et Sébastien Lauzon (au centre), étudiant en communications et politique, tiennent une banderole pour dénoncer la hausse des frais de scolarité.
3. Trois étudiantes scandent leur mécontentement dans un message laissé sur la boîte vocale de la ministre de l'Éducation, Line Beauchamp.
4. Trois cents étudiants, dont la moitié de l'UdeM, se sont rassemblés devant les bureaux de circonscription de Line Beauchamp à Montréal-Nord.

La mobilisation commence

Les étudiants se mobilisent de plus en plus sur le campus de l'UdeM pour dénoncer la hausse des frais de scolarité. Après la construction d'une maison en bois dans le Hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry, une centaine de pancartes ont été accrochées un peu partout sur le campus et autour de certains métros. Et ce n'est que le début.

C'est dans la nuit de lundi à mardi de la semaine dernière que des étudiants associés à la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAECUM) ont installé des pancartes sur des poteaux de téléphone autour des métros Côte-des-Neiges, Université-de-Montréal, Édouard-Montpetit et Parc.

Par ce geste, la Fédération s'expose cependant à des contraventions. Les règlements municipaux de l'arrondissement de Côte-des-Neiges – Notre-Dame-de-Grâce interdisent l'affichage sauvage de matériel promotionnel non autorisé. *« Nous allons faire respecter le règlement, peu importe le message »*, avertit Michel Therrien, chef de la Division des communications de l'arrondissement. Des inspecteurs seront envoyés pour dresser l'état des lieux.

Une marche funèbre sera organisée à Westmount le 31 octobre pour l'Halloween

Une centaine de pancartes comme celle-ci sont apparues autour du campus la semaine dernière.

PHOTO : VINCENT ALLAIRE

Une menace que rejette du revers de la main la coordonnatrice aux affaires externes à la FAECUM, Mireille Mercier-Roy. *« Nous avons posé la même action à Québec pour la rentrée parlementaire, et nous n'avons rien eu comme contravention »*, explique-t-elle. Et s'il y a bien des contraventions ? *« On va voir à ce moment-là. »* Au moment de mettre sous presse, les affiches étaient toujours fixées au mobilier urbain.

En attendant, les affiches interpellent certains étudiants comme Katrina de la Faculté de droit de l'UdeM. Elle dit apprécier la présence de pancartes sur la rue Jean-Brillant à partir du métro Université-de-Montréal. *« J'adore le fait qu'il y ait plus d'action qu'à Concordia »*, compare Katrina qui a complété auparavant un baccalauréat à l'université anglophone montréalaise. Elle dit d'ailleurs trouver *« poche »* la hausse des frais de scolarité.

Et ça se poursuit

Les pancartes sont symptomatiques d'une mobilisation plus vaste. Le 12 octobre, des étudiants de la Fédération ont mené une « action-ballons », en trimballant 1 625 ballons rouges gonflés à l'hélium en divers endroits du campus. Le nombre de ballons fait référence à la hausse de 1 625 $ en cinq ans des frais de scolarité décrétée au printemps dernier par le gouvernement Charest.

La veille, les associations étudiantes de communication, et de communication et politique ont accroché une bannière pendant une trentaine de minutes à la façade du pavillon Marie-Victorin pour aussi dénoncer la hausse des frais de scolarité.

Trois associations étudiantes – celles de psychologie, de démographie et de criminologie – ont aussi voté une levée des cours pour le 10 novembre après-midi en prévision de la manifestation nationale prévue le jour même.

« La mobilisation se passe bien », commente Mireille Mercier-Roy, qui rajoute que d'autres actions sont déjà prévues. Par exemple, une marche funèbre sera organisée à Westmount le 31 octobre pour l'Halloween. La Fédération prévoit aussi envoyer des étudiants au congrès du Parti libéral qui commencera le 21 octobre prochain.

Un seul objectif à toutes ces actions : inciter les étudiants à participer à la manifestation nationale du 10 novembre prochain. *« Nous avons un grand coup à donner »*, conclut Mireille Mercier-Roy.

VINCENT ALLAIRE

Des étudiants en communication et en communication et politique ont accroché une banderole devant le pavillon Marie-Victorin le 12 octobre au matin.

PHOTO : ALEKSANDRA PELLETIER

Le Twitter de *Tout le monde en parle* inondé

Des dizaines d'étudiants ont pris d'assaut le fil Twitter associé à l'émission de télévision *Tout le monde en parle* le 16 octobre dernier pour dénoncer la hausse des frais de scolarité de 1 625 $ sur cinq ans décrétée par le gouvernement Charest. Une action initiée par la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAECUM). Une réussite selon les étudiants, mais plutôt mal reçue par les fidèles de l'émission.

Dany Turcotte, le fou du roi de l'émission *Tout le en parle* à la télévision de Radio-Canada, a accueilli les internautes d'une manière différente dimanche soir dernier sur son compte Twitter. *« Les échanges seront plus complexes ce soir avec la manifestation… Les étudiants envahissent le fil contre la hausse des frais ! »,* a-t-il annoncé.

On trouve un autre moyen d'action que les manifestations et les gens ne sont quand même pas contents ! #TLMEP

ALEXANDRE GOYER

Le coanimateur de l'émission faisait référence à l'événement Facebook *« Pendant* Tout le monde en parle*, tweetez contre la hausse ! »* organisé par la FAECUM la semaine dernière. Les étudiants étaient invités à écrire des microblogues et d'y ajouter le mot-clic « #tlmep » afin que les téléspectateurs qui suivent en même temps l'émission sur Twitter lisent leur message.

Un peu avant le début de l'émission à 20 heures, les messages d'étudiants québécois commençaient déjà à défiler. Valérie Lusignan, étudiante à l'Université de Sherbrooke et ex-coordonnatrice à la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) a écrit des messages tels que *« L'endettement n'est pas la solution ! Non à la hausse ! »*. De son côté,

Image tirée d'une vidéo de la Fédération.

Érika Goulet-Larocque, étudiante en criminologie à l'UdeM, y est allée de messages comme *« société moins éduquée = société plus attardée »*.

Ces commentaires ont dérangé les fidèles de l'émission. Nancy Tremblay, gestionnaire d'une école privée, a écrit en réponse aux messages des étudiants : *« Ben voyons, la hausse des frais de scolarité, tout le monde est contre ! C'est la tribune qui est prise ce soir qui me dérange. »*

Une réaction tout à fait prévisible selon Patrick Dion, coauteur du livre, *Comment devenir star des médias sociaux,* publié en 2010. *« La Fédération ne se fera pas d'amis en déboulant inopinément sur le* hashtag *Twitter de #tlmep dimanche soir,* a prédit M. Dion deux jours avant la diffusion. *Les "tweeteux" vont se sentir comme si quelqu'un débarquait dans leur salon alors qu'ils sont tranquilles et qu'ils s'amusent devant la télé.* […] *Je crois* [que les étudiants] *s'adressent au mauvais auditoire, surtout qu'en fin de compte, la portée de Twitter est minime. »*

Bruno Guglieminetti, directeur de la communication numérique au Cabinet de relations publiques National, donne plutôt son aval à la méthode choisie par les étudiants. *« Twitter est un excellent outil de communication pour faire entendre sa divergence d'opinion et cette "manifestation" en ligne est bien de son temps »*, a-t-il répondu par courriel.

L'objectif de ce genre d'initiative est de mobiliser plus d'étudiants, pas de convaincre la population, a analysé un exécutant de la FEUQ, tout en précisant que la FEUQ n'était pas à l'origine de l'action.

Réponse positive des étudiants

Les étudiants considèrent l'action de manière généralement positive. Sur la page Facebook créée pour l'événement, un étudiant de l'UdeM, Philippe Grand'Maison, qualifie de *« vraiment original*[e] » l'initiative de la Fédération.

Même constat pour Émile Beaudoin qui étudie à l'UQAM. *« Belle initiative ! Il était temps que des gens fassent quelque chose au niveau des médias sociaux »*, a-t-il écrit deux heures avant le début de l'émission.

D'autres étudiants ne pouvaient pas participer, faute de compte. *« Je n'ai malheureusement pas de Twitter mais j'vais inviter des gens à participer ! »*, écrit Jessica Labrie, étudiante en psychologie à l'UdeM. Et pourquoi ne pas se créer un compte gratuitement pour l'occasion a demandée en commentaire une autre personne ? *« Un compte Facebook prend assez de mon temps comme ça »*, rétorque-t-elle.

Malgré les avis partagés, Alexandre Goyer, étudiant en communications politiques à l'UQAM et adjoint administratif à l'Association générale étudiante du collège Ahuntsic, écrivait lors de la soirée de dimanche : *« On trouve un autre moyen d'action que les manifestations et les gens ne sont quand même pas contents ! #TLMEP »*.

VINCENT ALLAIRE

Trois vidéos

Cette manifestation organisée par la FAECUM avait aussi comme but la promotion de trois vidéos dénonçant la hausse des frais de scolarité. Ces vidéos imitaient le design des nouvelles publicités de l'UdeM diffusées à la télévision pendant *Tout le monde en parle* dimanche soir.

Dans une des vidéos préparées par la Fédération, Jean-François, étudiant à la maîtrise en sciences infirmières à l'UdeM, parle de son expérience personnelle : *« Je suis aussi père de deux petites jumelles de 11 mois, et infirmier d'urgence. Avec la hausse, est-ce que je vais pouvoir continuer tout ça en même temps ? »*

Au lendemain de l'émission, la vidéo la plus populaire a été visionnée plus de 1 470 fois sur YouTube.

Université d'Ottawa

Obtenez deux diplômes de maîtrise grâce à un accord d'échanges étudiants entre l'Université d'Ottawa et l'Université de Haïfa

Un accord d'échanges étudiants innovant de 12 mois offre aux diplômées et diplômés en droit une possibilité unique de poursuivre des études dans deux pays aux systèmes juridiques différents.

- Les étudiants recevront deux maîtrises en droit une fois toutes les conditions satisfaites : l'une de l'Université de Haïfa et l'autre de l'Université d'Ottawa.
- Les études se poursuivront en anglais, avec l'option de se spécialiser en droit et technologie ou en droits de la personne.
- Pour les étudiants désireux de découvrir un pays fascinant : Israël.
- Plusieurs bourses de 10 000 $ sont disponibles*.

*La Faculté de droit tient à exprimer sa plus vive gratitude à la Gerald Schwartz and Heather Reisman Foundation pour son généreux appui.

uOttawa

Pour de plus amples renseignements : www.llmphd.uOttawa.ca
Pour des renseignements sur tous les programmes de J.D. : www.commonlaw.uOttawa.ca

• Éthique journalistique •

Les *« couilles d'acier »* de Pierre Sormany

18 h 45. Mes collègues de classe surgissent un à un, l'air interdit, excité. C'est que le chargé de cours Pierre Sormany, directeur des émissions d'affaires publiques à la Société Radio-Canada, a été suspendu de ses fonctions à la Première Chaîne, le 30 septembre dernier, pour avoir tenu sur le réseau social Facebook des propos liant Tony Accurso et Jean Lapierre. Ce dernier a déposé une poursuite en diffamation de 250 000 $ contre P. Sormany. Qui parmi les étudiants osera aborder ce sujet qui le concerne ?

18 h 50. *« Je n'aurais manqué ce cours pour rien au monde ! »,* me dit Olivier Tremblay, étudiant au certificat en journalisme, impatient. *« Il a l'air d'avoir la couenne dure, il va venir ! »,* lance ma voisine, optimiste. Mais dans le contexte actuel, rien n'est moins sûr.

Normalement, les réponses fusent. Mais ce soir, certains baissent la tête, d'autres sourient nerveusement

PHOTO : MICHEL ROY

Pierre Sormany recevant une bourse de journalisme en 1994.

18 h 57. Les conversations cessent abruptement. Pierre Sormany entre, tête haute et tout sourire. *« Il a vraiment des couilles d'acier »,* s'exclame Olivier Tremblay. On sent l'excitation de la classe, qui s'efforce de poursuivre ses discussions alors qu'il n'y a qu'un sujet sur toutes les lèvres. *« Moi, je vais en parler. Pas de gêne à y avoir, il doit s'attendre à ça ! »,* lance Robin Dumont.

Je me lance. « Sauf tout le respect que je vous dois, M. Sormany… » La glace est brisée. Il rit

19 h 00. Début du cours. Pierre Sormany, comme tous les jeudis qui sont pour lui des journées sans fin au bureau, invite les étudiants à évoquer les actualités des derniers jours. Malaise. Normalement, les réponses fusent. Mais ce soir, certains baissent la tête, d'autres sourient nerveusement. Pierre Sormany attend. Roger Ladouceur, doyen de la classe et médecin de profession, lève la main. Osera-t-il ? *« La mort de Steve Jobs… »* Ouf ! Sursis. *« Autre chose qui vous a marqué cette semaine ? »,* enchaîne Pierre Sormany. La tension est palpable. Personne n'ose se commettre, pas même Robin.

Il était 23 h 02… Évidemment que je ne voulais pas que ce message soit public !

PIERRE SORMANY

Je me lance. *« Sauf tout le respect que je vous dois, M. Sormany… »* La glace est brisée. Il rit. Il dit qu'il s'attendait à ça. *« Pour des raisons évidentes, je ne peux pas commenter. Alors qu'en pensez-vous ? »* demande-t-il. Les langues ne se délient que très peu. Une étudiante courageuse soutient qu'elle était très étonnée, puisque la première personne qui nous dirait d'être prudent sur Facebook, c'est bien notre chargé de cours.

« Vous êtes-vous trompé en envoyant ce message directement sur le mur plutôt qu'en privé ou avez-vous simplement répondu sans trop faire attention ? » Quelle audace de la part de notre collègue français ! Nous sommes tout ouïe…

« Un peu des deux. Il était 23 h 02… Évidemment que je ne voulais pas que ce message soit public ! » explique Pierre Sormany.

Mon voisin est sceptique. *« Il l'a tellement fait exprès ! »* lance-t-il à mi-voix.

Pierre Sormany poursuit avec une tirade sur la mince ligne entre vie publique et vie privée sur les réseaux sociaux, mais plus un mot ne sera dit sur l'affaire. Il n'était vraiment pas en position pour parler.

Malgré les doutes et les questions restées sans réponse, l'assurance de P. Sormany et le respect que nous lui vouons nous ont laissés muets. Il a continué son cours, solide et éloquent. Le savoir encyclopédique de cet homme et son amour du journalisme émanaient autant, sinon plus qu'à l'habitude.

CATHERINE GENTILCORE

Pierre Sormany prend sa retraite

Au lendemain de cette soirée, Pierre Sormany annonçait son départ définitif de Radio-Canada en évoquant son droit à la retraite, conscient des *« conséquences que peut engendrer pour Radio-Canada* [...] *la diffusion accidentelle dans l'espace public des propos personnels que j'ai tenus sur l'analyste et animateur Jean Lapierre ».*

À la suite de cette annonce, le responsable du certificat en journalisme, Robert Maltais, nous a confirmé que Pierre Sormany conservera ses charges de cours dans le cadre du certificat en journalisme.

L'environnement fait partie du programme

L'environnement te passionne et fait partie de ton programme. Tu étudies en administration, éducation, sciences humaines, sciences ou tout autre programme admissible? La maîtrise en environnement te prépare pour une carrière stimulante comme agent de changement!

Maîtrise en environnement

- Gestion de l'environnement (divers profils) *:
  - régulier avec ou sans stage ou type recherche
  - développement durable
  - international
  - biologie - écologie internationale
  - biodiversité - gestion des territoires
  - écologie industrielle - analyse de cycles de vie
- Possibilité d'études au Costa Rica, au Chili, en France et en Belgique

* Certains cheminements avec stage conduisent à un double diplôme avec, entre autres, **l'Université Montpellier 2, l'Université de technologie de Troyes (UTT), l'École supérieure de commerce et de management Tours-Poitiers (ESCEM).**

Étudiants en provenance de plus de 70 disciplines différentes.

- ***Gestion interdisciplinaire de l'environnement***
- ***Stage rémunéré***
- ***Taux de placement exceptionnel***
- ***Libre accès au transport en commun à Sherbrooke***

Centre universitaire de formation en environnement
819 821-7933 ou sans frais 1 866 821-7933
Environnement@USherbrooke.ca

USherbrooke.ca/environnement

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

• Mineure en études du jeu vidéo •

Tetris à l'université

Le jeu vidéo, une discipline universitaire comme le cinéma ? À l'UdeM, oui. Une trentaine d'étudiants suivent pour la première fois des cours reliés à la toute nouvelle mineure en études du jeu vidéo. Quelle est la pertinence de ce programme et sa place dans un établissement universitaire ? Rencontre avec le directeur du programme et immersion dans un cours.

Le directeur du programme de la mineure en études du jeu vidéo, Bernard Perron, est un homme dans la quarantaine avec une allure entre John Lennon et un chanteur de musique métal. *« Je n'aime pas beaucoup les journalistes, mais j'adore mon sujet. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté de vous rencontrer »*, entame-t-il. Malaise.

Bernard Perron est professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM. En plus du jeu vidéo, il s'intéresse aussi au cinéma d'horreur.

Selon M. Perron, le jeu vidéo est officiellement reconnu en France comme le 10e art depuis 1993. Mais ce n'est vraiment que depuis le début du 21e siècle que l'étude du jeu vidéo est considérée comme une pratique sérieuse. D'ailleurs, en 2003, M. Perron coécrit *The Video Game*, un premier livre de théorie du jeu vidéo. Un nouveau champ d'études naît : la ludologie.

Première cohorte

À l'UdeM, la mineure en études du jeu vidéo accueille sa première cohorte cet automne, mais sa conception remonte à plus de deux ans. Bien entendu, l'inauguration de ce programme suscite sa part de préjugés et de clichés. Pourquoi étudier à l'université un passe-temps d'enfants et d'adolescents boutonneux ? *« Le jeu vidéo est un phénomène culturel incontournable,* répond M. Perron. *La mineure n'est que la première étape d'un plan plus large incluant un laboratoire d'enseignement et, éventuellement, de recherche dans le domaine des jeux vidéo. »*

Pour l'instant, la mineure peut se combiner à une majeure en littérature, en cinéma ou même en informatique. Cependant, le directeur du programme insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas du tout d'une formation de conception ou design de jeux vidéo, même si Montréal est reconnue mondialement dans ce domaine. *« Aujourd'hui, le jeu vidéo s'intègre à un rapport de choix de nos activités quotidiennes avec la télévision, Internet, le cinéma ou la littérature ».*

Contrairement à la littérature et au cinéma, le jeu vidéo sous-entend tout d'abord un investissement personnel. Les joueurs ne se contentent pas de discuter de la valeur du jeu et de son appréciation. Ils échangent aussi abondamment à propos des différentes manières de vaincre un monstre ou battre un niveau en particulier.

À l'université, les considérations par rapport au jeu vidéo vont au-delà de celles des *gamers*. Par exemple, il est question de l'implication du joueur, des répercussions cognitives, des rapports de performance, etc. Le laboratoire (encore naissant) fournit aux étudiants une grande diversité d'objets sources qui les aident dans leurs études pratiques. Toutes les consoles, de l'Atari à la Wii, sont disponibles aux étudiants avec une très grande quantité de jeux. Après une visite rapide du laboratoire, M. Perron nous suggère fortement d'assister à un cours du programme. *« L'atmosphère présente dans les cours est unique, nous pouvons facilement sentir la communauté sous-jacente. »*

Atmosphère cordiale

L'atmosphère de fraternité et de communauté évoquée par Bernard Perron est palpable dans la classe de cours d'Esthétique et design vidéoludique (JEU 1002). Tout préjugé mis à part, la salle est bondée de garçons, tous habillés de t-shirts noirs (ou presque) attendant patiemment le début du cours en discutant des derniers jeux vidéo sur le marché. D'ailleurs, seulement quatre filles sont inscrites dans la première cohorte du programme, qui compte une trentaine d'étudiants.

Le cours débute. Le jeune professeur demande à la classe si des personnes ont fait les lectures dans le recueil de textes pour les cours de l'après-midi. Ce recueil, étonnamment épais, démontre sans aucun doute que le jeu vidéo s'inscrit dans une tradition académique. Pourtant, l'ambiance est légère : seulement la moitié des étudiants avaient fait leurs lectures (et encore) et le professeur en rit un peu avant d'amorcer sa matière.

Le sujet du jour : les émotions dans le jeu vidéo. Mise à part l'esthétique du PowerPoint qui rappelle celle de Mario Bros, le sujet et le niveau théorique ne sont pas différents des cours de premier cycle. Par contre, ce qui n'est pas coutume, ce sont les échanges entre les étudiants et le professeur qui sont aussi fréquents que les éclats de rire.

Malheureusement pour les préjugés, il n'y a pas de démonstrations ou de travaux pratiques, seulement un cours très théorique avec de nombreux exemples tirés de jeux vidéo. Tetris, le jeu vidéo de casse-tête créé en 1984, revient constamment dans les discussions. Le cours du jour identifie les types de joueurs et les émotions qui sont reliées à la motivation de chacun des types. Des schémas sont exposés à l'appui. Bref, après seulement 28 minutes de cours, l'étude du jeu vidéo montre qu'elle a bien sa place à l'université.

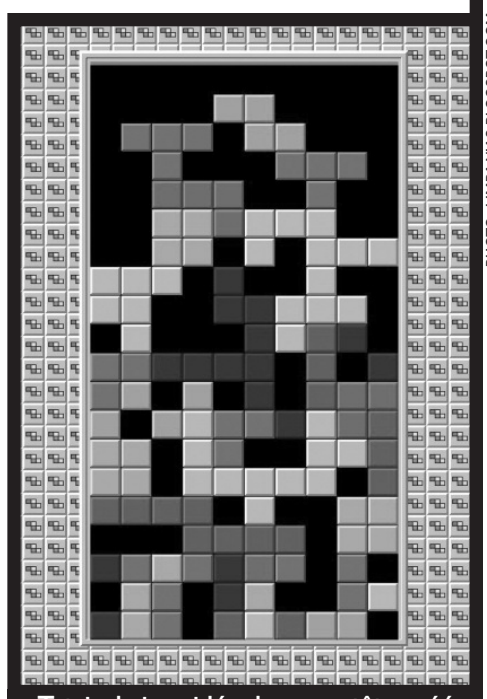


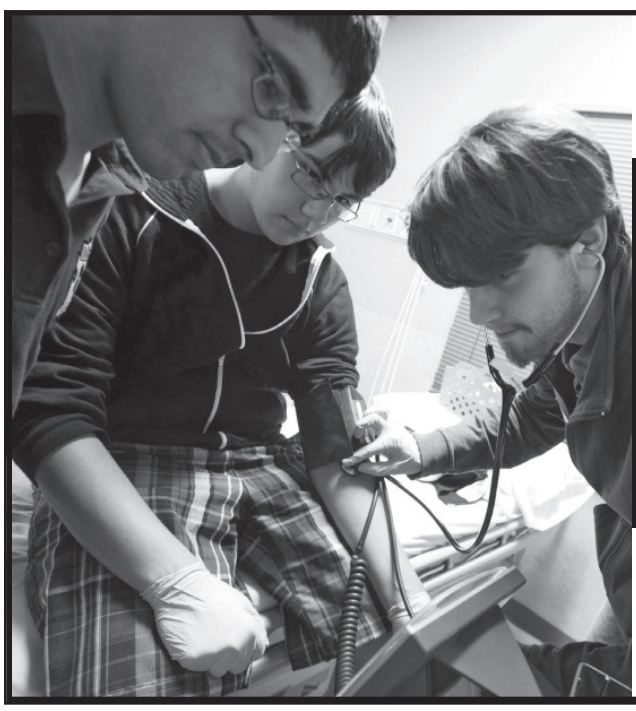
PHOTO : LIMPA-VIAS.BLOGSPOT.COM

Tetris, le jeu vidéo de casse-tête créé en 1984, revient constamment dans les discussions en classe à propos des émotions du joueur.

AUDREY LAROCHELLE

Six cours forment la mineure en études de jeu vidéo. Chaque cours est offert à l'automne et à l'hiver.

- JEU 1001 Histoire du jeu vidéo
- JEU 1002 Esthétique et design vidéoludique
- JEU 1003 Jeu vidéo et cinéma
- JEU 1004 Immersion et expériences médiatisées
- JEU 1005 Les genres et le jeu vidéo
- JEU 1006 Scénarisation et nouvelles plateformes



L'EXCELLENCE À VOTRE PORTÉE

JOURNÉE PORTES OUVERTES DE MCGILL
LE DIMANCHE
23 OCTOBRE 2011
Séance d'information sur le programme M.D.,C.M. à 12 h 00
Pavillon McIntyre (1200, avenue des Pins Ouest)

Date limite de dépôt de demandes pour le programme M.D.,C.M. 1 novembre 2011

McGill | Faculté de médecine

www.mcgill.ca/medadmissions/fr
http://francais.mcgill.ca/openhouse/

• Transport collectif •

Un désir nommé tramway

Après un cours au 3200 Jean-Brillant, ça vous dirait de sauter dans un tramway sur le chemin de la Côte-des-Neiges pour vous rendre au centre-ville ? La ville de Montréal prévoit investir près d'un milliard de dollars pour relier la rue Jean-Talon au centre-ville. L'inauguration est prévue pour 2017. Si tout se déroule comme prévu, ce sera la première ligne de tramway à Montréal depuis 1959. Que changera cette ligne de tramway pour les étudiants de l'UdeM ?

La ligne de tramway passant par Côte-des-Neiges pourrait accélérer le transport pour les étudiants selon Paul Lewis, vice-doyen à la recherche et secrétaire de la Faculté de l'aménagement. Même si le tracé de la ligne actuelle est le même que le trajet de l'autobus 165, la liaison avec le centre-ville pourrait être plus rapide. *« Tout dépendra du nombre d'arrêts prévus, car plus il y a de la distance entre les arrêts, moins le trajet sera long »*, affirme M. Lewis.

Pour l'instant, sur la distance entre le boulevard Jean-Talon et la rue Guy, par exemple, 12 arrêts sont prévus sur la ligne de tramway, selon un rapport publié en novembre 2010 par la ville de Montréal. Sur la même distance, l'autobus 165 compte 25 arrêts.

Certains étudiants qui empruntent le 165 sont du même avis que M. Lewis quant à la rapidité du tramway. Marie-Claude Fournier a déjà vu comment fonctionne ce moyen de transport dans plusieurs pays d'Europe. Avec le tramway, elle attendra moins longtemps à l'extérieur que maintenant. *« Au moins, les horaires sont fixes. Il sera ponctuel, alors qu'avec le 165, tu peux en manquer deux, voire trois d'affilée »*, dit cette étudiante en cinéma.

Marie-France Lirette, étudiante en histoire de l'art, affirme qu'elle n'a pas à se plaindre du système déjà existant *« qui fonctionne déjà très bien »*, selon elle. *« C'est vrai que tant que ça va plus vite, pourquoi pas, mais on est déjà chanceux de pouvoir se déplacer aussi facilement avec le 165 »*, ajoute la jeune femme.

Réduire l'utilisation de la voiture

L'installation d'une telle ligne de tramway pourrait-elle aussi réduire l'emploi de la voiture pour accéder au campus ? *« C'est un mythe de penser que les étudiants qui viennent en voiture arrêteront de s'en servir pour prendre le tramway »*, répond Paul Lewis. Selon lui, l'un des principaux facteurs qui réduit l'utilisation de la voiture pour aller à l'université est la diminution du nombre de stationnements sur le campus.

PHOTO : GRACIEUSETÉ VILLE DE MONTRÉAL

Le tramway reliera le coin de rue Jean-Talon / Côte-des-Neiges (à gauche, à l'extérieur de la photo) et le centre-ville de Montréal (en haut à droite).

Le tracé du tramway prévu ferait donc en partie ce que le 165 et le 535 font déjà. De plus, le tracé actuel ne dessert qu'un seul pavillon : le 3200 Jean-Brillant. Mais, pour le moment, rien n'est définitif quant au trajet. *« Les études sont en train d'être finalisées. Pour l'instant, l'enjeu, c'est le financement »*, explique Arianne Lareau, l'attachée de presse du cabinet du maire et du comité exécutif. Elle ajoute que le tramway est *« à cheval entre l'autobus et le métro ; il coûte moins cher à construire que le métro et possède sa propre voie de circulation comme l'autobus qui a sa voie réservée »*.

Alors qu'on prévoyait l'inaugurer dès 2013 selon le Plan de transport de 2008, le tramway pourrait sillonner la Côte-des-Neiges vers 2017, à temps pour le 375e anniversaire de la Ville de Montréal. Mais vu que les études semblent prendre plus de temps que prévu et que le problème de financement n'a pas encore été résolu, les étudiants de l'UdeM ont peut-être encore longtemps à attendre avant de prendre le tramway.

MATHILDE MERCIER

UdeM

Étudiez à proximité

Laval.umontreal.ca
Longueuil.umontreal.ca
Terrebonne.umontreal.ca

HIVER 2012
ADMISSION ET INSCRIPTION EN COURS

Université de Montréal

Philippe Cambron

COORDONNATEUR AUX AFFAIRES ACADÉMIQUES DES PREMIERS CYCLES

acadpc@faecum.qc.ca

Depuis 2001, l'Université de Montréal affirme son caractère francophone par l'entremise de sa politique linguistique. Cette politique pose des balises sur l'utilisation de la langue française à l'Université de Montréal à différents niveaux. En effet, elle détermine la langue de l'enseignement, la langue de travail, la langue des communications, etc. Les étudiants sont donc touchés au même titre que les professeurs, les chargés de cours ou le personnel non enseignant. Il est toutefois important de noter qu'une autre politique encadre ces mesures chez les étudiants : la Politique sur la maîtrise du français dans les études. C'est cette politique qui justifie le fait que des enseignants évaluent la qualité du français utilisé dans vos travaux et examens, par exemple.

Qu'est-ce qui est couvert par la Politique linguistique ? Les étudiants sont plutôt concernés par ce qui touche la langue d'enseignement. La Politique prévoit que le français est la langue OBLIGATOIRE d'enseignement au premier cycle, alors qu'elle est la langue NORMALE d'enseignement aux cycles supérieurs. Ainsi, les enseignants doivent absolument utiliser le français dans leurs cours de premier cycle. Toutefois, aux cycles supérieurs, il est habituel de rencontrer des enseignants qui offrent des cours en anglais, par exemple. Un professeur qui offre un cours de premier cycle est ainsi tenu de maîtriser la langue française, de manière à ce que son enseignement soit compréhensible. Attention : il existe certaines exceptions. Les conférenciers invités ainsi que les professeurs de cours de langue ne sont pas tenus d'offrir leurs prestations de cours en français.

Ce que cela signifie pour les étudiants de premier cycle : vous avez des recours dans différents cas de figure. Ainsi, un professeur qui vous donne son cours en anglais, ou qui baragouine le français de façon à ce que cela entrave votre compréhension, est un cas qui peut amener une plainte valable.

Ce qui ne constitue pas une plainte recevable : un professeur de cycles supérieurs qui offre son séminaire en anglais, ou un enseignant qui vous offre un cours de langue dans cette langue. Un enseignant qui fait des fautes d'orthographe qui ne rendent pas la compréhension difficile n'est pas un cas problématique dans le cadre de la Politique. Finalement, la Politique linguistique prévoit que les manuels et les recueils de textes obligatoires peuvent être en anglais. Pourtant, cela est le cas seulement s'il n'existe pas d'équivalent en français ou si les ouvrages sont plus avancés dans le domaine dans une autre langue.

Quels sont vos recours si vous vous estimez lésés ? Il est toujours possible d'approcher votre enseignant afin de lui demander s'il est possible de modifier certains éléments de son cours, par exemple si des plans de cours vous sont présentés en anglais, ou si les manuels sont disponibles en français mais demandés en anglais. Si vous ne vous sentez pas à l'aise, n'hésitez pas à contacter votre association étudiante qui pourra entamer des discussions avec votre unité académique. Finalement, il est possible de déposer une plainte au Secrétariat général de l'Université de Montréal. Pour ce faire, vous pouvez en trouver une version électronique sur le site web de la FAÉCUM au www.faecum.qc.ca/francais, ou aller remplir un formulaire en version papier dans un des Comptoirs de la FAÉCUM. Ces plaintes sont traitées avec sérieux et la confidentialité est assurée. Notez également que dès la fin du présent trimestre, une question sur la maîtrise de la langue française sera incluse dans tous les questionnaires d'évaluation de fin de trimestre, vous permettant ainsi de donner votre appréciation de la qualité de la langue de votre professeur.

Pour plus d'information, contactez le Coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle, Philippe Cambron, au acadpc@faecum.qc.ca.

Véronique Laframboise

COORDONNATRICE À LA VIE DE CAMPUS

cvc@faecum.qc.ca

VOUS ÊTES IMPLIQUÉS BÉNÉVOLEMENT À L'UNIVERSITÉ ? CELA POURRAIT VOUS RAPPORTER BEAUCOUP !

Depuis près de 10 ans, l'Université reconnaît l'implication des étudiants en milieu scolaire via la politique de reconnaissance de la participation étudiante dans la communauté universitaire.

Bref, si vous êtes présentement étudiant au premier cycle et que vous êtes engagés bénévolement dans la vie étudiante du campus, cette politique est votre chance d'être récompensé de toutes ces heures de travail acharné! Ainsi, les étudiants engagés dans le mouvement universitaire peuvent faire reconnaître leur implication selon trois modalités différentes, bonifiant ainsi leur dossier académique. Il s'agit de l'attestation officielle de la participation, l'attribution de crédits et le prix de fin d'études.

ATTESTATION OFFICIELLE DE LA PARTICIPATION

La première modalité de reconnaissance consiste en l'attestation officielle. Il s'agit en fait d'une lettre certifiée du vice-rectorat aux affaires étudiantes et au développement durable qui témoigne de l'implication de l'étudiant. Cette lettre peut ensuite être utilisée pour des références futures, tant au niveau scolaire que professionnel. Lors de l'étude du dossier, le Comité d'évaluation se penchera sur la nature de la participation, le temps consacré à la participation, la qualité de la participation, l'originalité de la participation, la compétence au travail en équipe et la qualité de la présentation.

ATTRIBUTION DE CRÉDITS

La récompense ici résulte en l'attribution de crédits, et ce, pour un maximum de trois crédits. L'étudiant impliqué peut ainsi se voir créditer l'équivalence d'un cours régulier pour l'ensemble de son engagement si cela cadre avec les objectifs d'un cours de son programme. Pour l'évaluation du dossier, l'étudiant doit avoir cumulé au moins 135 heures de participation signifiante selon le jugement du Comité d'évaluation et déposer un dossier de participation, incluant un rapport-synthèse et une lettre de référence d'un professeur ou cadre académique témoin de son implication.

PRIX DE FIN D'ÉTUDES

Pour terminer, une fois par année, le Comité d'évaluation décerne le prix de fin d'études, qui consiste en une bourse remise à un étudiant qui s'est démarqué par son implication et son engagement. Pour être admissible à ce prix, l'étudiant doit être finissant dans le programme auquel il est inscrit et être appuyé dans sa démarche par la Fédération étudiante dont il est membre et par un cadre académique de l'Université. Lors de l'étude du dossier, le Comité d'évaluation regardera l'intensité et la constance de la participation, l'originalité de la participation ainsi que les retombées de celle-ci.

Pour déposer un dossier, vous devez vous assurer de bien remplir l'ensemble des formulaires exigés, de fournir tous les documents demandés et de bien respecter les dates limites ! Les dossiers doivent être déposés au bureau du vice-rectorat aux affaires étudiantes et au développement durable avant le 1er décembre et le 1er avril de chaque année pour l'attestation officielle de participation et pour l'attribution de crédits et avant le 1er avril seulement pour le prix de fin d'études.

Vous pouvez aussi trouver la description complète de la politique, les modalités de reconnaissance ainsi que les formulaires à remplir sur le site web de l'Université de Montréal au http://www.direction.umontreal.ca/secgen/pdf/reglem/francais/sec_20/regl20_12.pdf.

Pour plus d'information ou pour obtenir du soutien dans la préparation de votre dossier, nous vous encourageons à communiquer avec Véronique Laframboise, Coordonnatrice à la vie de campus, au cvc@faecum.qc.ca.

Le contenu des pages de la FAECUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

Mireille Mercier-Roy
coordonnatrice aux affaires externes
externe@faecum.qc.ca

1 625 $ DE HAUSSE, ÇA NE PASSE PAS!

Lors de son dernier budget, le gouvernement Charest a décidé de hausser les frais de scolarité de 1 625 $, soit 75 % de plus que les frais actuels. Cette hausse suit celle de 500 $ appliquée entre 2007 et 2012. En 10 ans, Jean Charest aura plus que doublé les frais de scolarité des étudiants québécois !

Plusieurs études démontrent qu'une hausse des frais de scolarité a un impact négatif sur l'accessibilité aux études. L'augmentation des frais de scolarité décourage de nombreux étudiants provenant de familles à faible ou moyen revenu d'entamer ou de terminer leurs études postsecondaires. Elle entraîne également une augmentation de l'endettement étudiant, retardant ainsi les projets de vie des diplômés et ouvrant la voie au surendettement. Pourtant, malgré ces conséquences majeures, le budget Bachand n'annonce aucune bonification réelle du programme d'Aide financière aux études.

Le 21 août dernier, la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) et la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) lançaient leur campagne contre la hausse des frais de scolarité, intitulée «1625 $ de hausse, ça ne passe pas ! ». Depuis, tout le Québec se mobilise afin de faire reculer le gouvernement Charest sur sa décision. Les actions régionales et les grèves se multiplient : manifestation régionale du Saguenay-Lac-Saint-Jean le 28 septembre, action à Rimouski le 3 octobre, manifestation à Trois-Rivières le 4 octobre, manifestation à Sherbrooke le 5 octobre, manifestation régionale en Abitibi-Témiscamingue le 12 octobre, etc.

Forte de l'idée que l'éducation postsecondaire doit être accessible à tous, la FAÉCUM s'oppose elle aussi vigoureusement à la nouvelle hausse des frais de scolarité. Les actions se multiplient sur le campus de l'Université tout comme dans Montréal : construction d'une maison dans le hall d'honneur afin de signifier que les étudiants veulent rester à l'université, 1625 ballons crevés pour «tuer chaque dollar de la hausse», manifestation devant le bureau de Line Beauchamp, pose de pancartes contre la hausse autour de l'Assemblée nationale à l'occasion de la rentrée parlementaire, pose de coroplastes contre la hausse partout sur le campus, etc.

Pour arriver à contrer la hausse, nous aurons besoin de chacun d'entre vous ! Face à une telle injustice, nous ne baisserons pas les bras ! Des actions auront lieu tout au long de l'automne, le point culminant étant prévu le 10 novembre. En effet, le 10 novembre aura lieu la manifestation nationale d'opposition à la hausse de frais de scolarité, regroupant des étudiants de toute la province. Pour vous impliquer et contribuer à faire reculer le gouvernement Charest, n'hésitez pas à communiquer avec votre association étudiante ou directement avec la FAÉCUM !

Restez à l'affût : surveillez les babillards, notre site web au www.faecum.qc.ca et suivez-nous sur Facebook (www.facebook.com/FAECUM) et sur Twitter (@FAECUM) ! Pour plus d'information sur la campagne contre la hausse, consultez le www.1625canepassepas.ca.

VOX POP

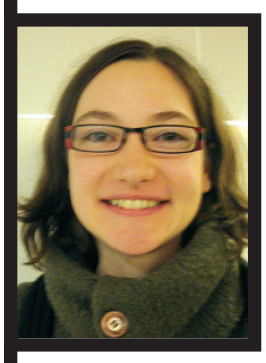
Pas touche à mon cégep

François Legault a dit qu'il souhaitait éliminer les cégeps et les remplacer par une année supplémentaire au secondaire et une autre à l'université. Il a affirmé que le cégep est l'endroit idéal pour « décrocher » et apprendre à fumer de la drogue. Six étudiants du premier cycle à l'Université de Montréal réagissent à ces propos.

Texte et photos :
ROXANNE HÉBERT-RATTÉ

YANNICK GERVAIS : *« Moi, personnellement, je ne suis jamais allé au cégep, mais les gens que je connais qui y étaient se retrouvaient souvent évachés sur des divans à écouter des dessins animés : ils n'étudiaient pas. Un en particulier était au cégep depuis sept ans. Je ne peux pas vraiment dire que je parle pour la majorité, mais il y en a beaucoup, selon ce que j'ai entendu, qui sont là juste pour perdre leur temps. Mais, en soi, c'est un peu dur de dire jusqu'à quel point le cégep est utile de nos jours, considérant qu'à l'université, tu as parfois besoin de deux fois moins de cours pour apprendre la même quantité de matière. Par exemple, au cégep, il y a bio 1 et bio 2 ; les deux cours équivalent à un seul cours de bio à l'université. Parfois, ils mettent peut-être un peu des cours pour rien et font payer les étudiants* [pour rien].

BÉATRICE AUGER : *« Je ne suis pas d'accord. C'est sûr que selon ton programme, ça peut être plus ou moins relax. Mais je pense que l'abolir ne serait pas la meilleure solution, peut-être juste le modifier. Je pense que ça pourrait être utile pour les jeunes d'avoir peut-être une année au cégep qui en serait plus une de découvertes, pendant laquelle on pourrait faire plusieurs cours variés pour essayer de nouvelles choses. Les jeunes pourraient ainsi se découvrir des passions insoupçonnées. Après ça, on pourrait faire une deuxième année qui serait préparatoire à des études universitaires. Mais je ne pense pas qu'avoir une année de plus au secondaire serait mieux, car on suivrait les mêmes cours. Par contre, une année de plus à l'université, ça pourrait être intéressant — - une année plus générale, comme il y en a déjà dans certains programmes. »*



MIRIAM BOLDUC : *« Je suis vraiment contre l'idée d'abolir les cégeps. Premièrement, je ne sais pas ce qu'il pensait faire avec les programmes techniques, ce que ça deviendrait s'il n'y avait plus de cégep. Deuxièmement, je trouve que le cégep est un milieu transitoire qui permet une ouverture ainsi qu'une précision de nos centres d'intérêts avant de nous lancer tout droit dans un bac. Et il y a des programmes très exigeants, donc je ne comprends pas pourquoi il dit que ça sert juste à « décrocher ». Je trouve que c'est une particularité du système d'éducation québécois qui est encore très pertinente maintenant. »*

LUCAS CARDINAL : *« Je ne suis pas d'accord du tout. Je crois que les cégeps sont très utiles pour s'orienter, pour savoir où on veut aller dans la vie. Et puis, ce n'est pas la majorité des cégépiens qui fume du pot ; c'est peut-être une phase de la vie, mais ce n'est pas tout le monde qui fait ça. Il y a beaucoup d'étudiants sérieux, qui font des techniques, qui font des cours préuniversitaires. Enfin, la philosophie et les autres matières* [de base] *comme l'anglais et l'éducation physique sont vraiment essentielles au système éducatif en général. Surtout la philosophie, je pense que c'est une matière qu'on ne donnerait pas* [sinon] *; c'est important d'avoir un niveau minimal d'anglais ; l'éducation physique, c'est toujours bon d'en faire. »*

RÉGINA OSEGA : *« Je trouve que c'est important, les cégeps. C'est un lieu où tu apprends à connaître de nouvelles personnes, tu en découvres aussi davantage sur la matière que tu veux étudier plus tard. C'est un lieu de préparation [à l'université] où il y a des professeurs compétents, selon moi. Tu apprends aussi à mieux te connaître. Ce n'est pas un lieu pour fumer du pot, en tout cas ! »*

MARILYNE LÉVEILLÉ : [rires] *« Je pense que ce n'est pas très intelligent de sa part, parce que l'école secondaire, ça réunit des élèves de 12 à 17 ans, à peu près. S'ils rajoutent une année au secondaire, ça va réunir des élèves de 12 à 18-19 ans, donc déjà là, je trouve que c'est un peu bizarre, car à partir de 16 ans, tu as une mentalité un peu différente. »*

• Occupons Montréal •

HEC sur les barricades

Vincent Boissonneault était l'un des seuls étudiants de HEC présents au rassemblement Occupons Montréal. Mais il incarne une nouvelle tendance altermondialiste qui se développe même dans les écoles de commerce.

PHOTO : TIFFANY HAMELIN

Vincent Boissonneault, quand même HEC voit rouge.

« *Je n'étudie pas à HEC pour travailler dans une banque plus tard* », explique Vincent Boissonneault, qui se forme à l'entrepreneuriat dans le seul but de créer des coopératives de travail en Inde, et espère ainsi rendre le fonctionnement des entreprises plus humain.

L'étudiant en gestion n'hésite pas à arborer fièrement la couleur rouge des socialistes. À seulement 19 ans, il est l'un des responsables de la communication interne d'Occupons Montréal. Seul aujourd'hui, mais nombreux demain : Vincent croit à l'impact de son mouvement comme au changement actuel des mentalités, même au sein des institutions les plus conservatrices.

« *Il y a très peu de personnes aux pensées progressistes à HEC Montréal,* explique-t-il, *mais de plus en plus de sujets comme l'environnement ou l'entreprenariat social deviennent* mainstream *et sont plus abordés dans les cours, même par des professeurs pour la plupart de droite.* » Selon lui, « *ça permet le développement d'une conscience collective qu'on ne trouve pas forcément chez les étudiants en finance* ».

Dans la foulée d'un mouvement mondial politiquement très engagé, l'occupation du Square Victoria devant le Centre de commerce mondial a commencé samedi dernier par un rassemblement d'environ 500 personnes. Les manifestants, qui ont renommé le square Place du peuple, ont pour slogan « *Nous sommes les 99 %* », en référence à l'écrasante majorité de la population qui subit un système financier dont ne profiterait qu'un pour cent de la population.

TIFFANY HAMELIN

• Montréal des communautés •

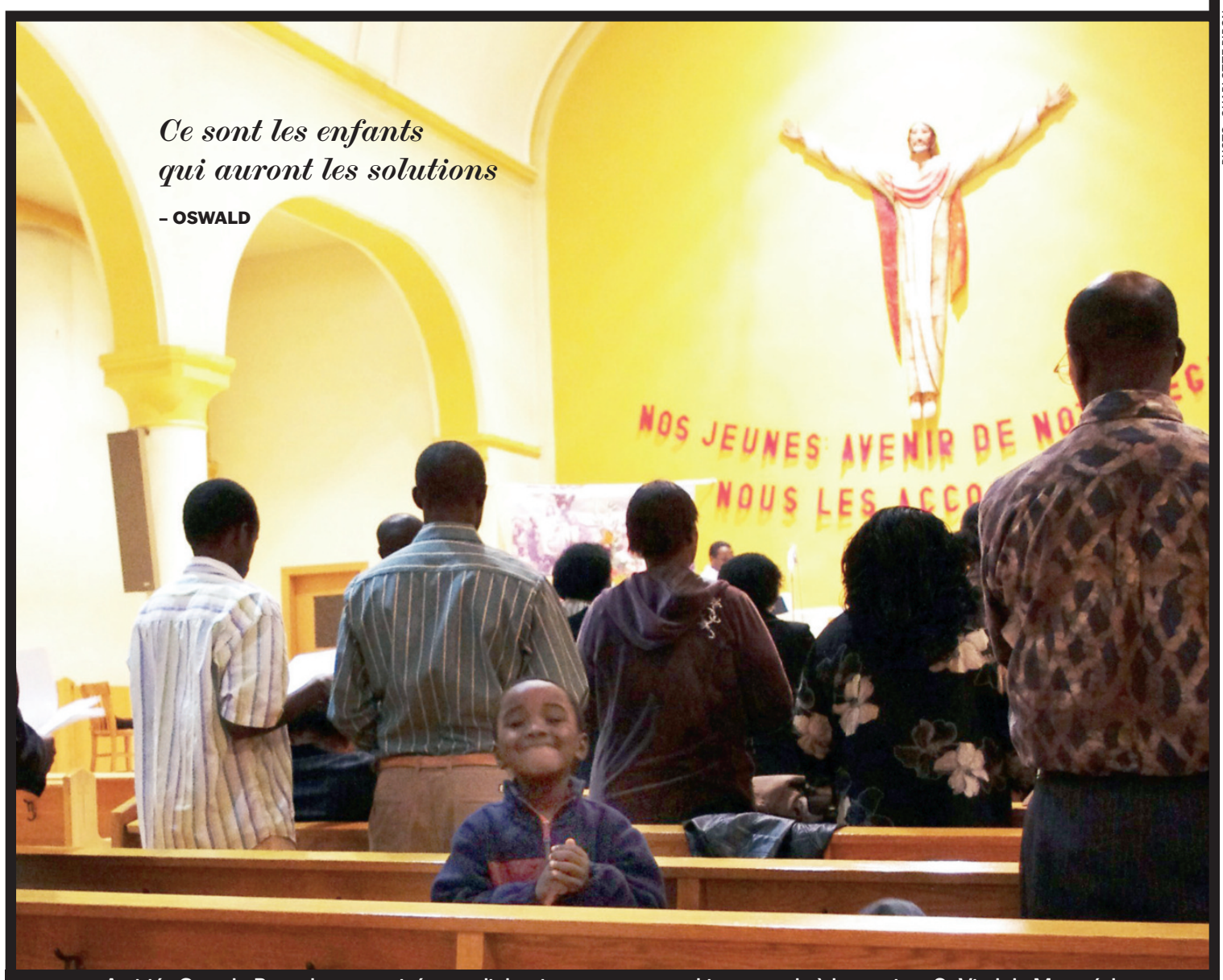
Les Rwandais, divisés jusqu'ici

L'association Amitiés Canada-Rwanda repense sa mission pour se concentrer sur les tensions entre Hutus et Tutsis exacerbées par le génocide de 1994. Exploration de la diaspora rwandaise à Montréal.

« *Tu t'attaques à un monstre* », me lance Oswald, 48 ans, avant de répondre à mes questions. « *Un jour, une Québécoise m'a dit qu'elle avait lu un livre sur le génocide de 1994, et qu'elle comprenait mieux les conflits entre Hutus et Tutsis. Je lui ai dit qu'elle ne pouvait pas comprendre. Qu'elle ne pourrait jamais comprendre.* » Oswald est convaincu que pour aider les Rwandais à s'intégrer au Québec et à Montréal, il faut faire connaître l'histoire du Rwanda.

Le lien entre ce Rwandais et sa communauté est cependant ténu. « *Je suis arrivé en 1990. Je venais pour étudier au Québec, j'avais des amis rwandais ici. En 1994, j'ai arrêté de leur parler* », dit-il. Selon Oswald, les haines et l'histoire de son pays parviennent jusqu'ici et se poursuivent insidieusement. « *Personnellement, j'ai des rancœurs avec tous. L'Afrique déborde jusqu'ici* », explique-t-il. « *Je garde des rancunes, parce que nous sommes pris avec cette rage. On s'échange les vengeances.* » Sa vision de sa communauté d'origine est d'une lucidité tranchée. « *Aujourd'hui, les deux communautés ethniques ne se mélangent pas* », conclut-il.

« *Imaginons qu'il y a une guerre quelque part et que la population émigre. Habituellement, les méchants restent, et les gentils partent et immigrent quelque part. C'est facile de gérer une situation comme ça* », simplifie Oswald. Les réfugiés d'un pays fuient habituellement un désastre ou un régime autoritaire. Dans le cas du Rwanda, Oswald explique que les deux groupes ethniques doivent cohabiter, être voisins. « *On se retrouve ici avec des gens qui se croient victimes. Et d'autres gens qui se croient eux aussi victimes. Les Rwandais quémandent souvent une sorte de pitié. Je dirais qu'il ne faut pas écouter la vérité de chaque Hutu et de chaque Tutsi.* » À travers ce discours sévère, il rappelle qu'il faut garder en tête l'histoire complexe des crimes qui ont eu lieu, une histoire lointaine et alambiquée.



Ce sont les enfants qui auront les solutions
– OSWALD

PHOTO : CHARLOTTE BIRON

Amitiés Canada-Rwanda a organisé samedi dernier une messe en kinyarwanda à la paroisse St-Vital de Montréal.

Une mémoire précaire

L'une des caractéristiques des minorités culturelles en situation de diaspora est « *la mobilisation d'une mémoire collective, d'un imaginaire de l'exil qui permet de se penser dans le présent* » selon le *Dictionnaire des faits religieux* d'Azria et Hervieux-Léger. Le contenu de cette mémoire rappelle entre autres des souffrances pour les Rwandais. Le souvenir ajoute donc à la précarité de leur intégration.

Pour une intervenante en CSSS (Centre de santé et de services sociaux) – qui préfère garder l'anonymat – les immigrants ont le choix de s'isoler ou de se rassembler en communauté et de faire renaître cette mémoire. Si l'isolement tend à rendre plus vulnérable, retrouver sa communauté sous-entend de renouer avec l'histoire de son propre pays. Avec les avantages et les inconvénients que cela comporte. « *Les immigrants arrivent avec le poids de ce que toute leur famille a fait, en plus de garder un lien avec cette famille. Le jugement de leur communauté et de leurs propres parents à l'arrivée prend une importance immense* », explique-t-elle. Les lieux où ces regroupements prennent place sont souvent les associations culturelles et les centres communautaires. « *Et ces réseaux peuvent être des espaces de conflits ou de partage* », rappelle-t-elle.

Le Rwanda d'abord

François Munyabagisha est président d'Amitiés Canada-Rwanda (ACR). « *Il y a 24 ans, l'association a été créée pour tisser des liens entre les étudiants du Canada, particulièrement du Québec, et les étudiants du Rwanda* », commence-t-il. Évidemment, les objectifs de l'association ont beaucoup changé. L'ACR a redéfini son mandat pour se concentrer sur la ville de Montréal, où la communauté est la plus importante. « *Tout a été chambardé en 1994, bien sûr. On ne pouvait plus créer des liens avec le Québec ou le Canada. On devait d'abord s'assurer des liens entre nous* », résume-t-il.

Les divisions au cœur de la diaspora ont changé les activités de l'association, qui a voulu se réorienter vers la réconciliation des deux groupes ethniques principaux, d'abord en évitant les sujets politiques dans les rassemblements et les conférences. « *Notre façon de travailler n'a servi à rien*, admet-il. *Ne pas parler du problème revenait à éviter le problème.* » L'association est justement en chantier, car elle doit définir son rôle et la meilleure façon d'offrir son soutien aux membres de la diaspora rwandaise.

La question en filigrane de ce remaniement : est-ce que les associations sont elles-mêmes problématiques ? Si elles redessinent des divisions ethniques, elles ne résolvent rien. « *Justement, c'est un des problèmes. Nous sommes une des seules associations à nous mélanger, même si nous avons une majorité de…* [M. Munyabagisha semble sur le point de dire qu'ACR regroupe plus de Hutus ou de Tutsis.] *Mais le problème n'est pas insurmontable. Nous devons rapprocher les différentes associations. Et il faut parler politique.* »

Si Oswald a un discours beaucoup moins optimiste que François Munyabagisha, il donne un élément clé de la solution : « *Moi j'ai ma petite éternité* [toute ma vie] *pour vivre avec ce malheur du Rwanda. Mais je ne veux pas que mes enfants vivent ça. Ce sont les enfants qui auront les solutions.* »

Manifestement, ni l'oubli ni le rappel incessant du passé ne peuvent apaiser les tensions dans la communauté. Mais, comme le souligne François Munyabagisha, ne pas en parler revient à ne rien faire.

CHARLOTTE BIRON

Amitiés Canada-Rwanda
amities-cr.org

• Tour du monde des frais de scolarité •

La cure minceur de l'université coréenne

Il n'y a pas qu'au Québec que les frais universitaires provoquent du remue-ménage. Et quand on se compare, on se console ou on se désole, mais surtout on comprend mieux sa propre situation. Deuxième volet d'une série d'analyses internationales avec le cas de la Corée du Sud, où les manifestants contre la hausse des frais de scolarité ont obtenu gain de cause en contrepartie d'une profonde refonte du système d'éducation.

Depuis que les frais de scolarité ont commencé à augmenter, les étudiants sud-coréens manifestent chaque année. Ils sont épaulés par les associations de parents et des centaines d'organisations civiles. Les frais de scolarité et la privatisation de plusieurs universités sont des enjeux de première importance pour les Sud-Coréens puisqu'après leur secondaire, 80 % d'entre eux poursuivent des études supérieures. Les frais annuels demandés par les universités publiques en Corée du Sud, qui ont doublé depuis 2001, s'élèvent en moyenne à 5 315 USD, les plus hauts au monde après ceux des États-Unis.

Cette année, les étudiants ont commencé leur cycle de manifestations à la mi-mai. À la mi-juin, l'annonce par le gouvernement de l'abandon de sa promesse électorale de 2007 de réduire de 50 % les frais de scolarité a mené les manifestations à leur point culminant : les fréquentes manifestations sur les campus ont pris une ampleur inhabituelle, débordant dans les rues, avec l'appui de plus de 500 organisations civiles. Le gouvernement a cédé le 23 juin en annonçant que les frais seraient réduits de 30 % d'ici 2014. En contrepartie, il a amorcé un programme de coupes draconiennes dans le système universitaire.

La démographie impose la restructuration

Public et privé confondus, la Corée du Sud possède plus de 300 établissements d'éducation supérieure, et plusieurs peineront bientôt à remplir leurs quotas d'admissions. La natalité du pays, la plus basse au monde (8,5 naissances pour 1 000 habitants et 1,1 enfant par femme), sapera d'ici cinq ans le nombre d'inscriptions. Depuis 2004 déjà, pour combler les places vides, le gouvernement coréen facilite l'accès à l'hébergement, aux emplois et à l'assurance médicale pour les étudiants étrangers. Mais ceux-ci ne représentent en fin de compte qu'environ 3 % de la clientèle.

C'est donc en perspective d'un budget et d'une clientèle réduits qu'une évaluation nationale des établissements universitaires a été entamée en juillet. Le gouvernement coréen a prévenu que les institutions les moins performantes seraient fermées ou fusionnées, et que seulement les plus compétitives seraient admissibles à des subventions de l'État. Le 8 septembre, 43 universités privées ont perdu leur admissibilité, et au moins six des 40 universités publiques seront sujettes à une « restructuration » – c'est-à-dire une fermeture ou une fusion avec un autre établissement. Avec moins d'argent versé par les étudiants, les trop nombreuses institutions d'éducation supérieure, qui peinent déjà à remplir leurs classes, auront de la difficulté à joindre les deux bouts à moins de devenir plus efficaces et plus économes.

PHOTO : EDMUNDEO / FLICKR.COM

Des étudiants qui se tiennent debout : sit-in à Séoul à l'été 2009

Affluence universitaire

Au Québec, les demandes d'admission ne connaîtront pas une telle baisse, au contraire : le taux de natalité entre 1980 et 2000 a chuté bien moins fortement qu'en Corée (de 15 à 9,8 naissances pour 1 000 habitants au Québec, contre 22 à 13 en Corée du Sud). La tendance s'est même inversée depuis 2000, jusqu'à remonter à 11,3 naissances pour 1 000 et 1,74 enfant par femme en 2008.

Le décalage entre l'offre et la demande en termes de place à l'université est aussi sensiblement différent. En 2009, le nombre moyen d'étudiants par université sud-coréenne était de 10 992, environ 3 200 étudiants de moins que les établissements de la province. De plus, le réseau universitaire québécois dessert plus de 24 500 étudiants étrangers, soit environ 9 % de sa clientèle, un chiffre en constante augmentation.

Poussée par la démographie et par la popularité des établissements québécois à l'international, la population universitaire québécoise s'accroît donc régulièrement, de 256 000 en 2003 à plus de 269 000 en 2009 selon le dernier recensement de Statistique Canada disponible.

Réduire les frais de scolarité en diminuant la taille du système universitaire n'est donc pas une option envisageable au Québec. En revanche, les étudiants québécois qui s'apprêtent à manifester le 10 novembre auraient intérêt à s'inspirer de la mobilisation exceptionnelle des Sud-Coréens.

JUSTIN DOUCET

Le rapport de l'OCDE *Regards sur l'Éducation 2011* met en perspective le poids financier qui pèse sur les étudiants autour du monde : compte tenu de la parité de pouvoir d'achat, les frais de scolarité annuels moyens des universités publiques Coréennes s'élèvent à 5 315 USD, les plus hauts au monde après ceux des États-Unis (6 312 USD). Au Canada, la moyenne est de 3 774 USD, tout juste derrière le Japon, le Royaume-Uni et l'Australie.

Recherchons
Donneurs de sperme pour aider les personnes infertiles

- Hommes entre 18 et 40 ans
- En bonne santé
- De toutes nationalités
- Confidentialité assurée

Pour information, appeler au (514) 345-9877, poste 2237

PROCREA
Centre de Cryoconservation

AFFAIRES DE **CHIFFRES**

Une courte chronique sur les statistiques qui en disent long

Sérieux coup de pompe

Vous pensez que l'essence est chère? Repensez-y. Le prix du pétrole payé à la station-service est ridiculement bas à tous points de vue. Et c'est une catastrophe à tous les égards.

Pour les indigènes du lac Maracaibo, le plus grand champ pétrolier au Vénézuela, *« el petróleo, es la sangre del diablo »* (le pétrole, c'est le sang du diable). Rien n'est plus vrai pour eux et pour beaucoup d'autres qui subissent les ravages d'une extraction pétrolière débridée sans en toucher les dividendes. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que le pétrole est le sang de toute l'économie mondiale.

Le pétrole, c'est la source d'énergie dans laquelle l'Homme a puisé le pouvoir de dominer la planète. Mais la dépendance à l'or noir est l'une des principales menaces pour notre survie.

Le pétrole, c'est un facteur de richesse et de confort comme l'humanité n'en avait jamais connu, mais sa consommation induit les principales dégradations de notre qualité de vie.

Le pétrole est devenu un paradoxe, et le pire est à venir. Alors que la consommation d'hydrocarbures n'a jamais été aussi forte et continue d'augmenter, nous venons d'atteindre - ou sommes sur le point d'atteindre, ce point fait encore débat – le pic pétrolier mondial, le stade à partir duquel la production de pétrole commence à décliner inexorablement du fait de l'épuisement des ressources exploitables.

Et nous n'avons pas de plan B. Les énergies renouvelables restent une goutte d'eau dans la marée noire. Notre dépendance au pétrole est quasi totale, et ce, dans tous les domaines: 98 % des transports carburent au pétrole, il faut dix calories issues d'énergie fossile pour produire une seule calorie alimentaire. Le plastique, les fertilisants ou la plupart des médicaments en sont issus. Sans le pétrole, nous n'aurions jamais pu être sept milliards, et ne pourrons pas le rester. Certains experts comparent les conséquences de son épuisement prochain à celles d'une guerre atomique.

Pas cher… en apparence

Eu égard à cette importance stratégique, mais aussi au service rendu, le pétrole est offert à la pompe à un prix incroyablement bas. C'est bien sûr dur à croire quand il augmente de 30 % en un an comme à présent. Pourtant, avec un litre d'essence payé environ 1,30 $, on peut transporter en voiture jusqu'à cinq personnes avec une centaine de kilos de bagages sur une quinzaine de kilomètres. Imaginons de faire la même chose à l'aide d'énergie humaine ou animale: quel conducteur de carriole à cheval ou pousseur de charrette à bras accepteraient de rendre le même service pour une somme aussi ridicule?

Autre exemple: on a calculé qu'un baril de pétrole raffiné (soit environ 160 litres) utilisé dans des machines produisait autant de travail qu'un homme en… 24 000 heures. Pour 200 $ environ, on peut s'offrir l'équivalent d'une équipe de 12 personnes à temps plein qui trimerait pendant un an pour moins d'un cent de l'heure.

Autre exemple encore: il faut débourser plus de 1 700 $ à Halifax ou Toronto, 2 400 $ à Paris et plus de 3 000 $ à New York pour acheter sous forme d'électricité l'énergie d'une tonne d'essence à environ 1 500 $. Entend-on pourtant les gens se plaindre du prix du kilowatt-heure comme de celui du litre d'ordinaire?

Connaissez-vous d'autres produits qui sont à la fois indispensables, en voie d'épuisement et aussi bon marché? Cette situation totalement artificielle n'est possible que parce que le prix de l'essence payé à la pompe n'est qu'une fraction de l'ensemble des coûts liés à l'approvisionnement et à la consommation du pétrole. Et comme ces coûts cachés sont supportés par l'ensemble de la communauté, le pétrole coûte presque autant au cycliste qu'au propriétaire de Hummer.

Par exemple, selon l'Institute for the Analysis of Global Security (IAGS), les actions militaires nécessaires à la « sécurisation » des champs pétroliers coûtent 100 milliards de dollars par an aux pays occidentaux. Or, le budget des armées est payé par les impôts de tous les contribuables, quelle que soit la taille de leur voiture.

Autre exemple: la Commission européenne estime que le coût de la lutte contre les gaz à effet de serre sera de 80 milliards d'euros par an (environ 110 milliards de dollars) dans les pays de l'Union, et d'une vingtaine de milliards au Canada. L'industrie pétrolière est aussi très lourdement subventionnée: en 2010 elle a reçu pas moins de 500 milliards de dollars de fonds publics de par le monde.

À ces dépenses s'ajoutent celles liées aux impacts de la pollution pétrolière sur la santé des populations et des écosystèmes, la réhabilitation des sites d'exploitation… Autant de frais plus ou indirectement endossés par tous. Mis bout à bout, ces coûts doubleraient au moins le prix de l'essence à la pompe s'ils étaient reportés sur les consommateurs finaux, estime l'IAGS.

Cercle très vicieux

Le pétrole est devenu une ressource inestimable. Mais parce qu'il est si accessible, nous le brûlons dans nos tondeuses à gazon. Son prix modique est une incitation à en consommer toujours plus, et un frein au développement d'autres énergies et de matières premières. En Europe occidentale, où le tarif de l'essence est moins déconnecté de la réalité – un litre y coûte environ un dollar de plus qu'ici – la consommation du parc automobile, 7 litres aux 100 km, est environ deux fois plus faible qu'en Amérique du Nord. Le transport en commun, notamment électrique, y est beaucoup plus développé.

ILLUSTRATION : JULIE FOURNIER

Brader cette ressource hâte donc l'avènement d'une pénurie énergétique aux conséquences catastrophiques. Dans l'intervalle, l'augmentation de la consommation d'énergie fossile induite par le pétrole pas cher intensifie encore les tensions géopolitiques entre pays producteurs et importateurs, les impacts sur des populations et des milieux naturels déjà largement mis à mal, augmente la pollution, l'emprise des routes ou encore les embouteillages… la liste est sans fin.

Pourquoi alors ne pas augmenter les prix de l'essence? Parce que les gouvernements sont en quelque sorte pris au piège. La dépendance aux produits pétroliers est si forte que toute variation brutale de son prix a des répercussions profondes sur la croissance économique. Et jusqu'à présent, aucun parti au pouvoir n'est prêt à prendre le risque politique de remettre en question l'abondance et le gaspillage de ressources sur lesquelles repose le modèle occidental.

« Le mode de vie américain n'est pas négociable » a déclaré en 1992 George Bush père à l'ouverture des travaux de la Conférence de Rio sur le développement durable. Le problème, c'est que la nature ne négocie pas non plus.

ANTOINE PALANGIÉ

Un beau désastre

Jusqu'au 8 janvier 2012, le Musée McCord accueille à Montréal *Oil*, une exposition des clichés du photographe torontois Edward Burtynsky, qui illustrent le gigantisme et l'omniprésence du pétrole dans nos vies. L'œuvre d'Edward Burtynsky, qui montre essentiellement les changements induits par les activités humaines, a été le sujet d'un documentaire canadien très remarqué en 2006, *Manufatured Landscapes*.

musee-mccord.qc.ca
690, rue Sherbrooke Ouest, 514-398-7100

Desjardins
Caisse des Versants
du mont Royal

Grand concours!*

Du 22 septembre au 22 décembre 2011

Laissez une trace de votre passage «Au cœur de l'avenir!»

Et courez la chance de gagner :

une bourse moitié-moitié de 4 000 $**

Pour participer, c'est très simple!

Rendez vous sur

espace5480.com et faites-nous parvenir :

- **votre portrait**
  celui-ci sera intégré dans la mosaïque photo qui sera exposée dans le nouvel Espace5480.

+

- **votre projet**
  proposez-nous un projet avec lequel vous partageriez la bourse pour laisser une trace de votre passage dans la communauté.

Vous aussi laissez une trace...

1 + 1
portrait projet

Si vous avez entre 18 et 35 ans*, ce concours est fait pour vous !**

«Nous sommes là pour laisser une trace de notre passage dans l'univers»

- Steve Jobs, cofondateur d'Apple

espace 5480
Au cœur de l'avenir!

NOUS JOINDRE :

Centre de services Côte-des-Neiges
Espace5480
5480, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal (Québec) H3T 1Y5

Téléphone : 514 274-7777
Télécopieur : 514 735-2996

facebook.com/espace5480

Twitter : @espace5480

*Concours ouvert aux résidents majeurs du Canada. Le concours se termine le 22 décembre 2011. Règlement complet disponible à la Caisse et sur le site Internet www.espace5480.com.
** Le gagnant sera celui qui aura emporté le plus grand nombre de vote exprimé par la communauté sur le site www.espace5480.com.
*** Consultez le règlement complet pour connaître les conditions d'admissibilité.

Des soucoupes et des hommes

Qui n'a jamais rêvé de toucher le doigt d'*E.T.* ou de résoudre une enquête des *X-Files*? Les ufologues croient que ce rêve peut devenir réalité, ce qui ne les empêche pas d'être des gens sensés avec des vies ordinaires. Récit d'une soirée parmi les membres de la branche montréalaise du mouvement.

Samedi, 19 heures. J'entre dans le restaurant libanais de Montréal-Nord où se tient le « souper ufologique mensuel ». C'est l'Association Québécoise d'Ufologie (AQU, voir encadré) qui l'organise chaque dernier samedi du mois, sauf en décembre. Comme quoi les ufologues fêtent aussi Noël et le jour de l'An. D'après Ricardo Melfi, le vice-président de l'AQU, *« ces rencontres mensuelles ont une valeur thérapeutique. Chacun y trouve une échappatoire face à l'environnement familial dans lequel il baigne. Bien souvent, ce sujet* [y] *est inabordable sous peine d'être mal considéré. »*

Pourtant, la vingtaine de personnes qui discutent autour d'un coca et d'un bon kébab n'ont pas l'air de parias. Et ils ont tous une vie « normale » : un travail, une famille, une voiture. Bref, une vie comme vous et moi. À la seule différence qu'ils assument leur croyance en l'existence des extraterrestres.

Menu ufologique

Au menu de la soirée, études de cas à la *X-Files* et revue de l'actualité des ovnis du mois écoulé. Le premier dossier soumis à l'assemblée est celui de Marie Carmen, qui aurait connu un *missing time* (l'absence correspondant à un enlèvement extraterrestre) de deux heures sans savoir réellement ce qui s'est passé. Les ufologues visionnent la séance où Marie Carmen est hypnotisée pour tenter de revivre l'événement. Hormis la vision de son père et le couloir noir dans lequel elle marchait, les résultats ne sont pas très probants. Gilles Milot, gestionnaire dans une firme multinationale de génie-conseil et président de l'association, décide tout de même de poursuivre les séances, car les cas de *missing time* sont si rares. Chaque détail est débattu et analysé minutieusement.

La soirée se poursuit par la projection de vidéos d'ovnis provenant de sites Internet comme Youtube ou Dailymotion. Les membres de l'AQU débattent ensuite de la crédibilité de chaque petit film, car croire aux ovnis n'empêche pas d'être sceptique. La majorité des spectateurs réagit à la moindre supercherie qui fait ressembler la vidéo à une reprise du *Projet Blair Witch*. Il ne manque plus que le popcorn.

Depuis dix ans, estime Ricardo Melfi, seuls *« 26 cas dits intéressants ont été recensés par l'association, dont un de troisième type »* (un cas impliquant soucoupe volante ET extraterrestres). Il y a une dizaine d'années, un homme aurait aperçu dans son jardin un vaisseau et des extraterrestres – décrits par Ricardo comme *« des entités à scaphandre »* – qui y faisaient des prélèvements. Mais la plupart des cas sont des *fly by* (survol), des points lumineux dans le ciel peu concluants.

Pourtant, à entendre les membres de l'association, chacun semble avoir sa propre « histoire extraterrestre ». À l'été 1998, Ricardo a aperçu *« une masse sombre, cylindrique, de la taille de deux terrains de football, qui fuyait vers le sud »,* alors que lui et un groupe d'ufologues contemplaient les Perséides, des étoiles filantes. Quant à Germain Miron, passionné de *X-Files* et assistant-monteur d'une boîte de production, il a aperçu son ovni alors qu'il attendait son autobus au terminus Montmorency. C'était vers mai-juin 2008 aux environs de 19 heures, alors qu'il partait à une fête. *« J'ai observé avec un groupe de personnes un "prisme" hexagonal avec à l'intérieur un cercle plus foncé, immobile dans le ciel, pendant cinq minutes. »,* relate-t-il.

Selon Gilles Milot, *« environ 85-90 % des cas se révèlent être d'origine naturelle. Cependant, les gros cas ne sont jamais résolus à 100 %. S'ils l'étaient, on pourrait dire que nous avons la preuve de l'existence des extraterrestres. »* Pour Ricardo Melfi, comme une preuve scientifique est *« un phénomène récurrent, calibré et possible à analyser »,* les ovnis sont impossibles à prouver puisqu'ils sont imprévisibles. *« Il faudrait que la soucoupe se pose en face de la Chambre de commerce marquée d'un* Made in space *»* pour que ce phénomène soit enfin reconnu par le milieu scientifique, conclut-il. En attendant d'être un jour prouvés, les cas recensés sont envoyés *« à Chris Rutkowski, chargé de communication à l'Université du Manitoba, qui édite un Rapport ufologique annuel »,* explique Gilles Milot.

Denis, membre de l'AQU, présente l'équivalent ufologique du catalogue Sears

PHOTO : COLINE SÉNAC

L'ufologue : amateur de science-fiction ou observateur rigoureux d'un phénomène scientifique ? L'ovni : mythe ou réalité ? Ce qui est sûr, c'est que la NASA elle-même tente de découvrir des traces bactériennes de vie extraterrestre. Finalement, entre l'astrobiologiste et l'ufologue, il n'y a donc qu'une soucoupe.

COLINE SÉNAC

Un club très *flyé*

L'association Québéçoise d'Ufologie (de UFO, *Unidentified Flying Object*, la désignation anglaise des ovnis, acronyme d'objets volants non identifiés), fondée en 1998 et comptant aujourd'hui 50 membres, est un organisme à caractère non lucratif qui recense, étudie, puis classe les phénomènes extraterrestres, notamment les ovnis. Elle est reconnue à l'international par des organismes similaires. Le profil des participants est très éclectique.

Évolue, que je t'appelle

L'astrophysicien Michio Kaku affirme que nous serons contactés par les extraterrestres dès que nous serons devenus des civilisations de type 1. M. Kaku catégorise les civilisations par leur avancée technologique : la civilisation de type 1 tire son énergie du soleil, tandis que la civilisation de type 2 la tire de la galaxie. Enfin, la civilisation de type 3 se rapproche de celle de *Star Wars* avec immortalité, voyage interstellaire et énergie éternelle à la clé. Or, d'après Ricardo Melfi, nos sociétés occidentales ne seraient pour l'instant *« que des civilisations de type 0 qui tendent à évoluer grâce au développement d'Internet et à l'exploitation des énergies renouvelables »*. Bien que l'utilisation du nucléaire et des énergies fossiles nous maintienne au stade 1, Michio Kaku estime que le contact avec les extraterrestres s'établira avant le XXIIe siècle.

• Interview •

Sexe, violence et télévision

Fanny Britt a écrit la pièce *Chaque jour*, qui inaugure ces jours-ci la saison de la nouvelle Licorne. Auteure de près d'une dizaine de pièces (*Hôtel Pacifique, Enquête sur le pire*), elle est aussi une prolifique traductrice (*La reine de beauté de Leenane, Le pillowman*). Dans sa nouvelle pièce, elle poursuit l'exploration des dessous des relations de couple, et cible cette fois la violence et l'inertie provoquées par l'univers médiatique.

« *Le projet de départ, c'était vraiment d'explorer une facette particulière de la violence. La violence qui naît de l'ennui, de l'engourdissement* », explique Fanny Britt. L'inspiration lui est venue alors qu'elle s'était blessée au dos. Pendant les semaines où elle était « prise » à la maison, elle s'est mise à écouter la télévision le jour et le soir aussi. L'auteure dans la trentaine raconte avoir atteint une inertie tellement forte qu'elle se sentait devenir perméable aux messages envoyés par le téléviseur. « *Cette chose est tellement puissante. Un potentiel de pouvoir incroyable. Dramatiquement, ça m'a intéressée. La pièce est un mélange entre ma fascination d'auteure pour ce phénomène-là et mon inquiétude personnelle, qui passe par un discours assez critique* », dit-elle.

Le récit met en scène un couple, Joe et Lucie, qui se rend à l'appartement de la patronne de Lucie pour nourrir le chat alors qu'elle est absente. Joe décide qu'il veut rester dans cet appartement plus luxueux que le leur et profiter de la « *super grosse télé* » plutôt que de sortir avec Lucie pour son anniversaire. Le jeune homme est bouleversé par l'écoute de la musique venant d'un iPod qu'il a volé dans le métro. Cette rencontre avec la beauté et l'art provoque chez lui un état de transe – ainsi que de grands bouleversements pour le couple. À l'apogée du drame, il se fait surprendre par la patronne qui revient chez elle.

Se reconnaître par l'art

Lorsqu'on lui demande si elle croit au pouvoir de l'art, Fanny Britt parle prudemment. « *J'ai spécifiquement choisi la musique. C'est l'art qui a provoqué chez moi ce genre de vibrations-là, plus qu'un autre art.* » Elle pèse chacun de ses mots car elle craint que son discours soit perçu comme une déclaration présomptueuse sur le pouvoir de l'art. « *C'est une impression de fulgurance où tout à coup on a l'impression d'être reconnu*, explique-t-elle. *De trouver quelque chose qui nous révèle qui on est.* »

Dans *Chaque jour*, la rencontre avec la musique bouleverse les personnages de Jo et Lucie. « *Il faut dire que c'est un couple qui vit déjà beaucoup dans la violence l'un envers l'autre* », raconte l'auteure. Leur relation oscille entre un combat verbal incessant et une attirance sexuelle sauvage. « *Ils ne sont pas dans la douceur. Ils sont rugueux dans leur existence, ils sont rugueux partout. Ils sont rugueux l'un envers l'autre, ils sont même rugueux dans leur vision du monde* », précise-t-elle.

L'événement ébranle les personnages au point de les transformer et de les pousser dans leurs retranchements. « *Pour moi,* affirme l'auteure, *ce sont des personnages très engourdis dans leur existence. Et quand ils sont confrontés à eux-mêmes, ils ne peuvent pas le prendre. La charge est trop forte. La vibration est trop grande. Donc, ça retourne le personnage de Jo contre lui-même, contre sa blonde* »

Fanny Britt

PHOTO : ROLLINE LAPORTE

Malléable au théâtre, rigide en littérature

Une première version de la pièce a été présentée en 2009 lors d'une lecture au Festival du Jamais Lu. Dans cette première mouture, seuls les deux protagonistes du couple y figuraient. Intéressé à monter la pièce, le metteur en scène Denis Bernard lui a suggéré de faire apparaître la patronne à un moment dans le récit. Une suggestion qu'elle trouvait intéressante et qui l'a poussée à créer le troisième personnage, Carole.

L'auteur est l'une des parties qui forment le tout d'un spectacle, selon Fanny Britt. Au théâtre, il y a toutes sortes d'intervenants qui travaillent directement dans la matière de création, contrairement à d'autres formes d'art où l'on pétrit seul les matériaux. Elle a donc procédé à la réécriture de la pièce de manière consensuelle. « *Plus ça va, plus je me perçois, en tant qu'auteure, comme quelqu'un qui doit obéir à cette règle-là ; une règle morale d'être malléable.* » Fanny Britt insiste, cette règle lui est personnelle : « *Beaucoup d'amis auteurs dramatiques ne pensent pas comme moi. Pour eux, le texte est vraiment au centre de l'expérience théâtrale. Mon impression est qu'au théâtre, le metteur en scène se situe plus au centre que l'auteur.* »

En littérature, l'auteure avoue avoir une autre approche, une attitude plus protectrice. « *Je me rends compte que quand j'écris des livres, je suis plus rigide. J'ai plus de difficulté à laisser aller des choses, à accepter qu'on change la syntaxe, qu'on change le rythme de ce que j'écris. J'ai un rapport beaucoup plus susceptible avec un éditeur qu'avec un metteur en scène* », termine l'auteure.

ANNE-SOPHIE CARPENTIER

Fanny Britt écrit, a du succès et vit de sa plume. Elle écrit pour le théâtre et la télévision. Elle écrit aussi des livres jeunesse et commence à écrire pour le cinéma. Elle écrit surtout quand son tout jeune garçon de deux ans dort ou est à la garderie. Elle écrit tous les jours, *« dans 14 cahiers différents, en bordel un peu partout dans la maison »*. Une fois ses idées en place, elle s'installe à l'ordinateur et écrit des pièces souvent teintées d'humour qui posent un regard incisif sur sa génération et la société qui l'entoure.

A DIFFERENT CHOICE FOR YOUR MASTERS.
STUDY IN SCOTLAND.

Come and meet us in Toronto: Sunday 16 October
The Gladstone Hotel 1214 Queen Street West 12-5pm.
Montreal: Saturday 22 October McGill Postgraduate Student Society
David Thomson House 3650 McTavish 1-6pm.

Scholarships available. Register at www.studyinscotland.org.uk/canada

FAITES UN CHOIX DIFFÉRENT POUR VOTRE MAÎTRISE.
ÉTUDIEZ EN ÉCOSSE.

Venez nous rencontrer à Toronto: le dimanche 16 octobre
Gladstone Hotel 1214 Queen Street West de midi à 17 h
Montréal: le samedi 22 octobre la McGill Postgraduate Student Society
Maison David Thomson 3650 McTavish de 13 h à 18 h.

Des bourses d'études sont offertes. Inscrivez-vous à www.studyinscotland.org.uk/canada

• Exception en éducation •

Auteur sans valeur

Le secteur québécois des arts et de la culture s'oppose farouchement au projet de loi fédéral C-11 qui dépossède les auteurs de leurs droits dans un contexte éducatif. Cette fois, avec un gouvernement majoritaire, le projet de modernisation de la *Loi sur le droit d'auteur* déposée début octobre a, toute les chances d'être adopté d'ici Noël.

L'inquiétude des créateurs vient surtout de l'exception en éducation, une disposition qui bafoue, selon eux, maints principes fondamentaux en matière de droit d'auteur. Une œuvre littéraire ou scientifique pourrait être photocopiée dans un recueil de cours sans que l'auteur perçoive les droits ou en soit même averti.

Selon l'Union des écrivains du Québec (UNEQ), le gouvernement Harper légalise des pratiques qui privent les auteurs de leurs droits. « *Pour les écrivains, leurs œuvres c'est leur travail. Lorsqu'on utilise leur travail, c'est tout à fait normal qu'ils aient un revenu et qu'ils aient un salaire,* explique le nouveau directeur de l'UNEQ, Francis Farley-Chevrier. *Il s'agit d'un cas où il serait acceptable de ne pas payer les créateurs pour l'utilisation de leur travail alors qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'arrêter de payer l'Hydro, aussi utilisée par une institution d'enseignement.* »

L'UNEQ est l'une des 18 associations professionnelles québécoises membres de Culture équitable, un comité ayant pour but d'informer et de mobiliser l'opinion publique contre le nouveau projet de loi C-11 sur le droit d'auteur. Le regroupement compte plus de 50 000 artistes et titulaires de droit d'auteur. En s'associant, ils souhaitent dénoncer une loi qui « *exclut les auteurs d'une loi qui porte leur nom* », sous prétexte de permettre une meilleure diffusion des œuvres.

Ce projet de loi suscite de l'opposition, tout comme le précédent projet C-32 qui avait provoqué de vives contestations de la part du milieu culturel l'an dernier. Il avait dû être abandonné au déclanchement des élections de 2010. En revanche, personne ne conteste la modernisation de la loi, restée inchangée depuis 1988 et jugée désuète avec l'arrivée d'Internet et des technologies numériques.

Cette position est partagée par Pierre Trudel, professeur titulaire au Centre de recherche en droit public (CRDP) de la Faculté de droit de l'Université de Montréal. Selon lui, le raisonnement du gouvernement est illogique. « *Si c'est vrai pour le droit d'auteur, ça devrait être vrai pour tous les autres biens qu'on utilise en matière d'éducation. On prive de revenus toute une partie de la communauté créative*, soutient-il. *L'éducation est une tâche noble. Personne ne conteste ça. La question qui se pose, c'est : est-ce que c'est aux auteurs de financer l'éducation ? C'est une tâche qui revient habituellement à l'État.* »

PHOTO : ANNE-SOPHIE CARPENTIER

L'étudiant à temps complet paie 25,50 $ par année en droit d'auteur.

Un choix politique

Essentiellement, les droits d'auteurs permettent aux créateurs d'obtenir une rétribution et de contrôler l'utilisation de leur travail. La nouvelle loi permettrait l'utilisation gratuite des œuvres littéraires, artistiques, dramatiques et musicales dans un cadre pédagogique sans l'accord des créateurs.

« *En ce moment, les livres qui sont lus au cégep sont achetés par les étudiants. Ce qui m'inquiète,* ajoute-t-il, *ce serait qu'un professeur décide de copier, photocopier et distribuer un de mes livres à ses étudiants.* » dit Éric Dupont, auteur et enseignant en traduction à l'Université McGill.

Aussi, le terme « éducation » utilisé dans la loi n'est pas défini et reste d'ailleurs assez flou, selon Pierre Trudel. « *La manière dont je comprends le projet de loi, l'exception semble assez large. Cela me semble difficile lorsqu'on lit le projet de loi d'exclure toutes utilisations commerciales.* », précise-t-il.

Le système québécois

« *Ce qui choque beaucoup les artistes, c'est que depuis les deux dernières décennies ici au Québec, tout le monde a travaillé très fort pour mettre en place un système de licence pour assurer la rémunération des œuvres dans un contexte éducatif. Ça semble être menacé par le projet de loi* », explique Pierre Trudel.

En 1997, le ministère de la Culture et le ministère de l'Éducation du Québec ont proposé la création de l'organisme Copibec dont le mandat consiste à percevoir les droits. « *Par exemple, lorsqu'on fait un recueil de textes ici à la Faculté de droit, on remplit un formulaire Copibec. On indique les œuvres qu'on utilise. Ça permet à une somme d'être versée à l'auteur et à la maison d'édition, ce qui compense pour l'utilisation des photocopies des œuvres* » explique Pierre Trudel.

La valeur des objets intellectuels

« *Je suis très, très pessimiste* », avoue l'auteur Éric Dupont. *La population interprète la loi comme un cadeau qu'on lui fait* », ajoute-t-il. Le directeur de l'UNEQ, Francis Farley-Chevrier, pense que le nouveau projet de loi dévalorise socialement le travail des auteurs. « *La loi sur le droit d'auteur, c'est encourager ceux qui font cette profession en leur assurant un revenu. Et si on met de côté ce système-là, on enlève la reconnaissance. Ce n'est pas juste une question d'argent. C'est une question d'accorder une valeur au travail qu'on fait* », insiste-t-il.

« *À mon avis, dans cette conception là, l'auteur ne vaut pas grand-chose. La valeur de l'objet intellectuel est méprisée* », conclut Pierre Trudel sans hésitation.

ANNE-SOPHIE CARPENTIER

Économies universitaires

Les universités canadiennes dépensent plus d'une dizaine de millions de dollars par année pour l'accès à des documents et des banques de données. En moyenne, un étudiant à temps complet paie alors 25,50 $ par année en droits d'auteur. L'exception au droit d'auteur de nature académique proposée par le projet de loi C-11 sous-tend nécessairement une économie d'argent pour les étudiants.

Les universités canadiennes se seraient prononcées en faveur de ce projet de loi. Pour leur part, les universités québécoises se font discrètes. Flavie Côté, du Bureau des communications, affirme que le projet de loi est suivi de près par l'UdeM.

La FAECUM ne prend pas position. Elle revendique toutefois un ajustement mieux adapté au monde universitaire : « *Nous aimerions particulièrement abolir la limite de temps. La loi actuelle prévoit que toutes notes de cours doivent être détruites dans les 30 jours après que l'étudiant ait terminé son cours. Nous trouvons que cela nuit au parcours académique de l'étudiant, puisqu'il est essentiel qu'il puisse conserver le matériel qu'il accumule au cours de sa formation* », commente Philippe Cambron, coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle. **(Christine Berger)**

CINÉ-CAMPUS

DOLBY NUMÉRIQUE DOLBY

Octobre-novembre 2011

UN JOUR
(ONE DAY)
de Lone Scherfig
25 et 26 octobre
17 h 10, 19 h 30 et 21 h 30

Emma et Dexter ne peuvent plus cesser de penser l'un à l'autre après seulement un jour passé ensemble. Pendant vingt ans, ils se revoient à la même date et poursuivent leur relation où elle en était. Ils doivent cependant faire face à la réalité qui les entoure et à leurs hésitations entre l'amitié et l'amour.

novembre.doc
Le mois du documentaire au Ciné-Campus

LA REINE MALADE
de Pascal Sanchez
1er novembre
17 h 15, 19 h 30 et 21 h 30
2 novembre
18 h 15 et 20 h 30

La caméra de Pascal Sanchez accompagne dans son quotidien Anicet Desrochers qui pratique dans les Hautes-Laurentides une apiculture durable pour laquelle il est reconnu internationalement. Or, les apiculteurs québécois luttent depuis plusieurs années contre la décimation des abeilles, conséquence de l'industrialisation massive des campagnes.

Entrée gratuite pour ce film
Sous présentation de la programmation autocollante * apposée sur votre agenda scolaire.
* La programmation autocollante est disponible au secrétariat des Activités culturelles et aux comptoirs multiservices de la FAÉCUM.

Étudiants : 3,99 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 4,99 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Centre d'essai / Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Info-FILMS :
514 343-6524
www.sac.umontreal.ca

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

• Littérature •

Baiser le monde

« *Une fois, j'ai rêvé que je baisais le monde,* a dit Elias. *Je ne sais pas quel âge j'avais, mais je vivais dans une maison quelque part à Montevideo et je m'ennuyais alors je marchais à gauche et à droite et c'est là que j'ai eu l'idée et je suis sorti par la porte de derrière et j'ai sorti ma queue et je me suis mis à baiser la nuit. Je la tringlais. Mais il faisait noir, évidemment, pas moyen d'arrêter. Je ne voyais pas où la nuit prenait fin à cause des horizons ou de je ne sais trop quoi, alors c'était comme si la nuit représentait le monde entier et que je le baisais.*

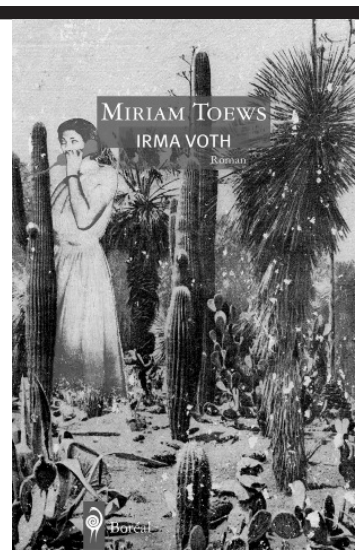
Tu ne baisais pas le monde, a dit Sebastian. *Tu te branlais dans le noir comme chaque soir. Non, mon vieux,* a dit Elias. *On pourrait penser ça mais c'était différent dans mon rêve.* »

Ce savoureux extrait est tiré d'*Irma Voth*, récit essentiellement autobiographique[1] écrit par Miriam Toews.

Irma Voth, jeune mennonite de 19 ans, vit dans une région désertique de Chihuahua, province du Mexique. Reniée par son père parce qu'elle a choisi d'épouser un Mexicain, Irma s'ouvre au monde et se met un peu plus son père à dos lorsqu'elle décide de participer à une production cinématographique mexicaine concernant la communauté mennonite.

Fabuleux récit narré par une jeune femme intègre assaillie de préoccupations sur l'existence, l'amour et l'art, *Irma Voth* foisonne en personnages tous plus surprenants et complexes les uns que les autres.

Dans le récit, l'écrivain Wilson croit que « *les rêves sont comme des œuvres d'art et que les deux font surgir ce dont on a besoin pour survivre* ». Le caméraman Elias explique que son rêve à lui, « *c'est moi me disant de baiser le monde. Tel est mon art. Que voulez-vous que je vous dise ?* ». Pour sa part, le réalisateur Diego Nolasco estime qu'il faut être prêt à mourir pour mener un film à bien. Jerónimo Galvez Paz, un amoureux désillusionné, ne regrette pas d'arborer à la gorge le tatouage du prénom de la femme qu'il a aimée et qui l'a trompée, puisque chaque fois qu'il



s'observe dans le miroir, il se rappelle la douleur et la souffrance que l'amour peut causer. Croisée dans la rue, la toxicomane Lyndsay Beth d'Indianapolis explique que « *son cerveau est tellement en bouillie que ses yeux ont une vie propre et que même quand elle sait qu'elle regarde droit devant elle ses yeux en font à leur tête et regardent ailleurs, de côté ou vers le ciel.* [NDLR : à l'imparfait dans le texte] ».

La force de l'auteure est de faire passer, discrètement ou à grands coups d'éclat, quantité de personnages sur le parcours de la narratrice. Cela, sans presque jamais en faire la description directe. Elle leur octroie, via le dialogue, une personnalité presque palpable et toujours attachante. Même le pit-bull et le nouveau-né du récit sont des personnages fascinants.

L'écriture de Miriam Toews est riche, drôle, incisive, fluide, et incroyablement vivante.

Une œuvre exceptionnelle, sans aucune longueur, à lire absolument.

CHRISTINE BERGER

1. Miriam Toews a grandi dans une communauté mennonite du Manitoba. Elle a interprété un rôle dans *Stellet Licht*, un film de Carlos Reygadas met en scène une communauté mennonite du nord du Mexique.

Irma Voth de Miriam Toews, Éditions du Boréal, 290 pages.

• Cinéma •

Danse de la troisième dimension

Les cinéastes Wim Wenders et Philippe Baylucq invitent, avec la technologie 3D, à une exploration du langage chorégraphique de deux figures de la danse contemporaine. Et, effet de miroir, la danse permet une saisissante plongée au cœur de l'art cinématographique. Critique d'une double programmation présentée au Festival du nouveau cinéma (FNC).

IMAGE TIRÉE DU FILM ORA

Ora, de Philippe Baylucq

Dans le documentaire *Pina*, l'art singulier de la chorégraphe allemande Pina Bausch, décédée en 2009, reprend vie grâce à l'œil du réalisateur de *Buena Vista Social Club* et des *Ailes du désir*, Wim Wenders.

Pour sa part, le court-métrage québécois *Ora*, réalisé par Philippe Baylucq, transfigure la danse du chorégraphe José Navas par une technologie inédite : la thermographie en 3D.

Hommage à Pina

Grâce au 3D, les émotions sont palpables. Les visages sont si près. Les 33 danseurs de la troupe du Wuppertal Tanztheater interprètent les chorégraphies de Pina Bausch en solo, en duo ou en groupe. Après avoir dansé autant d'années pour elle, leur corps, pour la plupart vieillissants, sont en quelque sorte aussi la création de Pina Bausch. Ils ne sont ni beaux ni laids, habillés de simples robes de coton ou d'habits de soirée chics. Impossible de rester indifférent devant ces danseurs qui croient que Pina danse toujours à travers eux.

PHOTO : DONATA WENDERS

Selon Pina Bausch, l'objectif de la danse-théâtre n'est pas de provoquer, mais bien de créer un lieu de rencontre où la tragédie du quotidien et l'idéalisme de nos rêves peuvent coexister.

Pina Bausch a fusionné le théâtre, la musique, le ballet et la danse contemporaine. Organisées sous forme de saynètes, ses chorégraphies jouent sur les contrastes esthétiques avec un sens de l'humour assumé : un corps masculin vêtu d'un tutu, une femme qui transporte un homme sur son dos, et même des escalopes de veau dans des chaussons de ballet. Le film *Pina* de Wim Wenders substitue la scène à des lieux dans la ville, comme un train, un parc, une usine désaffectée, un coin de rue.

L'utilisation de la technologie 3D fait littéralement sortir la danse de l'écran. Grâce à la stéréoscopie, cette technique cinématographique qui reproduit la perception de relief à partir de deux images, le spectateur a véritablement l'impression d'être devant les danseurs. Si elle est mal utilisée, la stéréoscopie peut donner le mal de cœur. Dans ce cas-ci, elle raffine le film et n'est jamais superflue.

Ora de feu

Le court-métrage *Ora* du Québécois Philippe Baylucq a été tourné dans la noirceur totale avec deux caméras infrarouges à haute définition prêtées par l'armée américaine. Utilisée pour la première fois au cinéma, la thermographie rend visible la chaleur qui se dégage du corps humain, comme s'il en émanait de la lumière. José Navas a créé une chorégraphie spécifiquement pour le projet.

Les mouvements des danseurs sont alors reproduits à l'infini par des miroirs placés autour d'eux pour créer un effet de profondeur. C'est aussi fascinant que de regarder danser des extra-terrestres radioactifs tellement les corps sont lumineux ! Si l'incandescence des visages transmet la chaleur humaine, elle ne permet pas la perception des émotions. Une chose est étonnante : chacun des six danseurs exprime sa propre personnalité thermique.

Cette fois-ci, le 3D aurait pu être laissé de côté. Le port des lunettes bleu et rouge ne fait qu'agacer le spectateur qui veut voir de ses propres yeux un phénomène qu'il n'a jamais vu. Nul besoin de relief, puisque cela annule tout l'effet de profondeur créé par les miroirs. Il est donc recommandé d'utiliser la stéréoscopie à petites doses, au risque de camoufler de merveilleuses intentions artistiques.

MARIANNE DROLET-PARÉ

José Navas a été formé en ballet contemporain au Venezuela. Il s'est établi à Montréal en 1991 où il a fondé la compagnie de danse Flak. Il est internationalement connu pour ses solos chargés d'émotions et les prouesses techniques de ses chorégraphies de groupe.

• Word Up Battles •

«Gros, t'as même pas une moustache, t'as une "roux-stache"»

Sur une scène, deux rappeurs s'insultent, se disent leurs quatre vérités en plein visage, sans musique de fond. Le but ? Démolir son adversaire à coups de rimes mordantes. La foule, attentive, s'esclaffe ou laisse tomber un silence glacial à faire rougir de honte n'importe quel participant néophyte. Depuis deux ans, ces joutes d'injures retransmises sur le Web rassemblent paradoxalement le milieu du hip-hop québécois, qui n'a jamais été aussi uni.

À l'image d'une ligue populaire de combats extrêmes comme la Ultimate Fighting Championship (UFC), les Word Up Battles (WUB) — ligue pionnière dans le domaine du *battle rap* québécois — ont réussi tout un exploit : combiner, d'un côté, la violence incisive, acerbe, des affrontements et, de l'autre, le respect et la considération pour l'adversaire. «*Avant d'être une ligue d'insultes, les WUB, c'est un mouvement rassembleur, un mouvement de paix*, lance le fondateur de cette ligue, Rémi Ste-Marie, alias FiligraNn. *Avant chaque événement, on encourage les participants à se serrer la main et on leur fait clairement savoir qu'on ne veut pas de violence physique avant, pendant ou après l'événement.*»

PHOTO : SIMON GOSSELIN

Ogden en prestation avec Alaclair au Festival Osheaga

C'est un peu comme la WWF, dans le sens qu'on est là pour amuser le public, mais pas dans le sens que les résultats sont prévus d'avance

OGDEN

Débordements mineurs

Outre un entartage sauvage qu'un spectateur a infligé à Jeune Chilly Chill il y a un peu plus d'un an, les WUB se sont toujours déroulés dans l'harmonie. Leurs récents succès ont amené plusieurs jeunes entrepreneurs à créer leur propre ligue mineure hors de la métropole. Du lot, Plan B3, QlassiC Clash et 07 Battles sont devenus des incontournables pour le *battle rap* en région.

«*Le mouvement a rallumé une solidarité chez les rappeurs de 16 à 25 ans*, avance FiligraNn. *Maintenant, il y a de plus en plus de jeunes qui s'unissent, qui se rassemblent pour voir des* battles *un peu partout au Québec ou qui se rencontrent à la fin des événements pour rapper ensemble au coin d'une rue.*» Ces ligues secondaires créées en région entraînent parfois des dérapages. Mais les organisateurs tiennent mordicus à la notion de non-censure des *battles* — vitale à la création, selon FiligraNn. «*Il faut que les participants utilisent leur jugement, c'est tout ! Les jeunes doivent comprendre que les codes sociaux existent encore quand ils se mettent à rapper, qu'il y a encore des limites qu'on ne doit pas franchir*», dit-il.

La réunion des rivaux

Pour la huitième édition des WUB, qui aura lieu le 21 octobre au Club Soda, FiligraNn voit grand : un programme de cinq duels dans une salle beaucoup plus grande que d'habitude. «*On va réussir à remplir le Club Soda avec du hip-hop québécois*, lance-t-il avec enthousiasme. *Wow ! Juste ça, c'est un exploit.*»

En duel contre St-Saoul pendant l'événement, le rappeur et membre d'Alaclair Ensemble, Ogden, compte bien traiter son adversaire avec respect pour sa première participation aux WUB. «*J'affronte St-Saoul dans l'arène des gladiateurs, mais, dans le fond, je l'aime bien,* rigole-t-il. *Je vais m'attaquer au personnage, et non à l'être humain. C'est un peu comme la WWF, dans le sens qu'on est là pour amuser le public, mais pas dans le sens que les résultats sont prévus* [rires]»

En prime pour la huitième édition, une première partie musicale sera assurée par le duo chouchou des WUB, Jam & P-Dox, le champion en règle de la ligue, Obia Le Chef, et le dernier gagnant de l'album hip-hop de l'année au Gala de l'ADISQ, Manu Militari, qui participera pour la première fois à un événement de la sorte.

Bataille de jeunes

FiligraNn est particulièrement fier qu'une grosse pointure comme Manu Militari se produise dans le cadre de son événement, même si le rappeur populaire ne se prêtera pas au jeu des *battles*.

«*La plupart du temps, les rappeurs québécois notoires comme Manu ou SP n'ont pas d'expérience dans le domaine du battle a capella,* admet l'organisateur. *Ils n'ont pas grandi avec cette culture-là. Ça parle plus aux jeunes qui ont une rage intérieure, une fébrilité presque adolescente.*» Une situation que Koriass s'explique mal, lui qui, malgré une renommée bien acquise dans le hip-hop québécois, s'est lancé tête première dans les WUB dès la première édition, en 2009. «*Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas plus de rappeurs établis qui s'aventurent dans les* battles. *Ce n'est pas un si grand risque que ça,* lance le rappeur natif de St-Eustache. *Et même si tu te plantes un peu, tes fans ne vont pas te renier à jamais et arrêter d'écouter tes chansons !*»

OLIVIER BOISVERT-MAGNEN

Extraits de *battle rap*

Tu joues au thug qui est trop hot, mais on l'sait qu't'as une petite queue. Si t'es une star au word up, t'es Justin Bieber.
– Snail Kid à Joe RCA

Gros, t'as même pas une moustache, t'as une roux-stache.
– Egypto à Jeune Chilly Chill

CHRONIQUE **CD**

Groover sous la couette

L'automne cogne officiellement à notre porte. Peut-être réussirons-nous à ne pas subir ses caprices cette année si l'on met la musique suffisamment fort. Voici quelques recommandations musicales qui se marient bien à la consommation de chocolat chaud au Baileys. Si par malheur vous devez sortir de la maison, n'oubliez pas que les écouteurs gardent vos oreilles plus au chaud qu'une tuque.

par MATHIEU MIRÔ

FEIST
Metals

Leslie l'alchimiste

Comme plusieurs, j'ai appris à compter avec Feist. Dommage qu'elle ne se rende qu'au chiffre huit dans sa chanson culte *1234*, sinon, je n'aurais pas besoin de comptable pour faire ma déclaration de revenus. Avec ce nouvel album, Leslie Feist nous dévoile le côté sérieux de sa personnalité. Celle qui a passé plus de 15 ans sur la route avec divers groupes (Peaches, Broken Social Scene etc.) a pris le temps de se retrouver. Après quatre ans d'absence, elle présente un album plutôt autobiographique. Sa chanson *Anti-Pioneer* est un excellent exemple de cette démarche. La chanteuse y raconte l'histoire d'une femme qui change de ville au gré des saisons, mais qui trouve la stabilité dans la musique. Sa voix unique et sensuelle fredonne des chansons froides et sombres, beaucoup moins pop bonbon que sur ses derniers albums. Ses comparses de toujours, Mocky et l'énigmatique Chilly Gonzales, la soutiennent à merveille avec des arrangements qui donnent le goût de se préparer une tisane et de contempler le changement de couleurs des feuilles bien au chaud dans sa douillette.

DÂM-FUNK
InnaFocusedDaze

Funk you!

Dâm-Funk chante tellement haut qu'on a l'impression d'entendre Michael Jackson qui viendrait de subir un *wedgie*. Dâm-Funk utilise cette voix supra-aiguë pour entonner des airs de soirées langoureuses, ce qui va de soi lorsqu'on sait qu'il collabore avec des artistes tels que Tim K. A (*Sexual Healing*). Il se désigne comme celui qui va redonner vie au *Boogie-Funk*. Il vient de sortir un excellent maxi (EP), offert gratuitement sur Internet. Ce qui rend Dâm-Funk unique et intéressant tient à la manière dont il intègre des sons tirés de styles musicaux actuels à des arrangements de synthétiseurs puisés à même l'âge d'or du disco. Une rythmique répétitive fortement influencée par le rap et qui se permet des incursions dans le monde de l'électro. Ses mélanges de genres donnent une fin particulièrement bizarre et réjouissante à la chanson *Don't you know (this funk iz real)*. À noter que celui qui a enflammé le festival Osheaga cet été avec son disco moderne sera au Belmont le 20 octobre prochain.

EREWHON
Les coraux

Attention, peut induire des voyages astraux

Comme tous les albums rock planants, le nouvel album de Erewhon restera pertinent aussi longtemps que l'usage de psychotropes sera populaire. Paru au début de l'été, *Les coraux* a été réalisé par Pierre-Philippe Côté, qui a notamment fait une tournée avec l'illustre DJ Champion. Le leader de ce jeune groupe montréalais, Benoît Philie, y chante tout en jouant des solos psychédéliques sur sa guitare. Sa poésie traite d'amour, d'alcool et d'argent. Sa plume est très fine et démontre beaucoup de maturité. La chanson *Mourir trop jeune* illustre bien la profondeur de son lyrisme en explorant le thème du deuil : *« Et si tu reposais en paix les yeux ouverts au mois de mai./Je viendrais certainement te décorer./De fleurs qui ne faneront qu'en février. »* La voix harmonieuse de Benoît Philie est très bien soutenue par les trois musiciens qui l'accompagnent, à un tel point que les meilleurs moments de l'album surviennent parfois lorsqu'il ne chante pas, comme sur la surréaliste pièce instrumentale *Perdu dans l'espace*.

QUARTIER L!BRE
est à la recherche de bédéistes et d'illustrateurs

Écrivez à redac@quartierlibre.ca

double pizza®
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR $ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

PALMARÈS
CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 16 OCTOBRE 2011
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	LA MORT DE MANU	KORIASS
2	ET MÊME SI	VULGAIRES MACHINS
3	L'ÉTOURDERIE	CAMILLE
4	VIE NORMALE	JIMMY HUNT
5	VIRE DE BOW	ALACLAIR ENSEMBLE
6	ETHAN HAWKE	LEELA
7	TOURNE ENCORE	SALOMÉ LECLERC
8	HAIR F_____G SPRAY	ORCONDOR
9	JE TE PRENDS	ALEX ROSSI & INÈS OLYMPE MERCADAL
10	LA BOUTEILLE	PONCTUATION
11	LES GENTILS	MAYBE WATSON AVEC JAM & P-DOX
12	CHORÉGRAPHIE	NICOLAS HUART
13	PRESQU'ÎLE	PENDENTIF
14	RADIO-ACTIVE	MORDICUS
15	CONTACT ÉPHÉMÈRE	THEATRE METAMORPHOSIS
16	DÉPANNEUR	LES PATATES IMPOSSIBLES
17	MÉDICATION	THE PEELIES
18	RAINBOW (POUR MIEUX OUBLIER)	PANDORAIL
19	IL PLEUT	PROPOFOL
20	FALLAIT QU'TU PARTES	JULIEN GAGNÉ
21	ANALYSE ANALYTIQUE	DYLAN MUNICIPAL
22	UN AUTRE SOIR	ARTHUR BUIES
23	INCERTITUDE ET DÉMISSION	LA POLICE DES MŒURS
24	NOCTURNE #632	PHILIPPE B
25	FILLE DE FEU	LE GRAND NORD
26	LE BONHEUR MON CUL	BENJAMIN BIOLAY
27	LA HORDE	AMOUR À JEUN
28	NORMAL	L'ÉQUIPE
29	USB	VIOLETT PI
30	CŒUR RUBIK	BRAVOFUNKEN

TA RADIO
CISM893.CA

• Portrait •

QW4RTZer sa vie

QW4RTZ arrive à la Faculté de musique de l'UdeM *fashionably late*. Formé de jeunes hommes de 21 à 24 ans, ce quatuor vocal a charmé l'Europe l'été dernier et a chanté lors de l'inauguration de la Maison symphonique cet automne. Les gars ont tant d'événements prévus à leur horaire qu'ils peinent à se rappeler la date de leur prochain concert dans la région métropolitaine.

Dans le corridor du 4e étage, David Gélinas et Louis A. Beauchemin, anciens étudiants de l'UdeM, se remémorent les bonnes scènes du film *Zombieland* et rient de bon cœur. Xavier Roy, toujours étudiant en musique, chantonne gaiement.

***Quartier Libre*: Vous venez tout juste d'enregistrer votre premier album en studio. Est-ce que ça s'est bien passé?**

Louis: Oui! On a enregistré nos six pièces. L'album comprend quatre reprises dont *I'm yours* de Jason Mraz et *Fly me to the moon* de Bart Howard. Notre répertoire est très varié. On a eu peur de ne pas y arriver, on est tellement perfectionnistes. Mais finalement, tout s'est déroulé comme prévu.

***QL*: Qui s'occupe des arrangements à quatre voix pour les pièces?**

Xavier: C'est nous pour 99 % de notre répertoire.

***QL*: Et j'ai entendu parler d'une pièce inédite…**

Xavier: En fait, il y a une pièce inédite et une composition.

***QL*: La composition vient de quel membre du groupe?**

David: En fait, la pièce est basée sur un *groove* latin (ou rythme latin) que j'ai composé et qui va comme suit: (David donne trois notes et les deux autres entament ledit *groove*.)

David Gélinas, baryton et Louis A. Beauchemin, contre-ténor, se font aller les cordes vocales.

PHOTO: CATHERINE GENTILCORE

Louis: Ensuite, on s'amuse là-dessus et on improvise. C'est une composition collective.

David: Depuis nos débuts, on essaie de sortir du traditionnel Barber Shop (style issu du début du XIXe siècle où quatre hommes afro-américains improvisaient des airs en harmonie) et de faire des trucs plus pop, de la chanson française aux *hits* actuels anglophones.

***QL*: L'idée de chanter à capella vient donc du Barber Shop? Comment tout cela a-t-il commencé?**

David: François, Louis et moi, on a passé notre jeunesse chez les Petits Chanteurs de Trois-Rivières (PCTR). On écoutait des groupes comme les King Singers et les Swingle Singers, qui chantent à capella. En 2003, on a décidé de former High-Shop, un quatuor vocal, afin de ramasser des fonds pour les PCTR. On faisait des concerts dans certains festivals à Trois-Rivières.

Louis: J'ai rencontré Xavier ici, à la fac de musique, pendant les initiations. Il faisait une improvisation dans un style opéra et il m'avait impressionné par son côté *show man*. Bon, il *groovait* pas pantoute [rires], mais je lui ai quand même demandé de chanter avec nous.

***QL*: Vous avez franchi de grandes étapes récemment: album, tournée européenne, portes ouvertes de la nouvelle Maison Symphonique et Agence 9e vague, la même que Daniel Bélanger et Ariane Moffat. Quel est votre plan de carrière idéal?**

Louis: Faire environ 120 *shows* par année, à l'échelle internationale.

David: Deux personnes travaillent maintenant avec nous pour gérer le côté administratif du groupe. On peut donc se concentrer presque uniquement sur le volet musical.

Xavier: En tout, avec l'équipe, on passe au moins 25 heures par semaine sur la pratique, les *shows* et l'administration de QW4RTZ.

***QL*: Et les filles dans tout ça? De nombreuses groupies, j'imagine?**

Xavier Roy, baryton-basse

David: On ne veut pas embarquer là-dedans… on reste discrets.

Louis: On peut seulement dire que quelques membres du groupe sont encore célibataires, à vous de trouver lesquels! [Rires]

***QL*: Quand pourrons-nous vous entendre à Montréal?**

Xavier: Il y a tellement de dates qu'on ne le sait pas par cœur. La meilleure façon d'en apprendre davantage sur nous et sur nos prestations, c'est d'aller voir notre site Web.

CATHERINE GENTILCORE

quw4rtz.ca

QW4RTZer

Le groupe transforme son nom en verbe, prononcé quartz. On peut l'employer librement pour indiquer que le groupe est passé par là, qu'il a laissé sa trace. Par exemple, ils ont QW4RTZé l'Europe quand ils y sont allés. On peut aussi dire d'une chanson qu'elle a été QW4RTZée, donc remaniée à la manière du groupe. Mais le summum du QW4RTZ, c'est quand on est témoin de ses prestations à l'improviste. Par exemple, en octobre 2010, les gars se présentent incognito avec un ami dans un cours de communication à l'UQAM. Après que le prof ait demandé par pur hasard ce qu'un groupe émergent pouvait faire pour se démarquer, ils se lèvent et se mettent à chanter *Lion sleeps tonight*. *« On a d'autres idées de QW4RTZ, mais elles sont risquées. À la limite de l'acceptable. Et on veut que nos mères soient fières de nous! »* ajoute David.

François Pothier Bouchard, chef en résidence à l'OSTR

François Pothier Bouchard, absent lors de l'entrevue parce que débordé, vient d'être nommé chef en résidence à l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières. Ce membre fondateur de QW4RTZ détient deux maîtrises, l'une en orgue et l'autre en direction d'orchestre. Il est également chef de l'Orchestre symphonique de jeunes Philippe-Filion, en Mauricie.

1625 $ DE +

= UNE SOCIÉTÉ

- ÉDUQUÉE

+ ENDETTÉE

WWW.1625CANEPASSEPAS.CA

Le contenu des pages de la FAECUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*